



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

XXXV^e ANNIVERSAIRE

L'AN 1980

L'an 1979 vient de disparaître... Vive l'an 1980 !

Trois cent soixante-cinq feuilles viennent de tomber de l'éphéméride 1979... aussitôt un autre prend sa place... la vie continue !

Et pour nous, Anciens P.G., cette continuité se manifeste par nos anniversaires. Nous avons successivement fêté ensemble les dixième, vingtième et vingt-cinquième anniversaires au grand étonnement des participants, car, après tant d'années écoulées depuis notre libération, se retrouver encore ensemble dans l'unanimité des cœurs et dans une amitié indissoluble, tient du miracle : le miracle P.G. !

Notre vie, à nous Anciens P.G., est peuplée de souvenirs et la chaîne des souvenirs n'a pas de fin. Chaque jour qui vient nous apporte sa moisson. Car nos souvenirs sont innombrables. Bons ou mauvais, les bons surtout, bien qu'ils soient rares.

Et ces souvenirs là, il nous faut des anniversaires pour nous les conter.

Il y a quinze ans (déjà !), nous écrivions sous le titre « L'An neuf » en présentant « Le Lien » de janvier 1965 :

« L'an 1965 sera le « Grand Cru Prisonniers ». (En 1980 ce sera la grande Cuvée.)

« Pour nous, cet an là, il aura vingt ans ! (En 1980, comptez ; ça fera trente-cinq ans.)

« Et vingt ans, c'est la jeunesse de la vie... »

« Pour nous, anciens captifs, notre vie d'homme a été partagée en trois tranches inégales.

« La première est placée sous le signe du bonheur.

« Cette tranche, nous l'avons vécue dans une félicité complète : enfance, adolescence, famille, foyer. Même la lutte pour la vie avait un charme fascinant. Nous avons extrait du bonheur toute sa quintessence. La vie s'annonçait belle et l'avenir simple et joyeux.

« La deuxième tranche fut celle de la souffrance. La transition fut sèche et brutale. Pendant cinq longues années, nous fûmes retranchés du monde libre. Notre misère était si profonde, notre état si lamentable, notre condition si instable que nous avons atteint le fond de la désespérance. Nos cœurs lassés pleuraient sur notre bonheur perdu.

« Qu'elle était pesante notre solitude !

« La troisième tranche est celle de l'amitié.

« Elle est née en 1945.

« Elle a donc vingt ans ! (trente-cinq ans en 1980 !!!)

« Et nous qui avons touché le fond de l'abîme, nous goûtons intensément notre bonheur présent. Mais pendant nos cinq années d'exil, nous nous étions faits de l'homme une image qui n'était pas après tout méprisable. Nous avons fait fleurir, tout au long des ces jours noirs, une petite fleur simple et magnifique : celle de l'amitié.

« Et c'est cette amitié que nous vivons maintenant.

« Cette amitié qui nous lie au serment que nous avons fait dans les barbelés : venir en aide au frère qui souffre, à la veuve qui pleure son compagnon, aux orphelins qui n'ont plus de guide.

« Et vingt ans (trente-cinq ans) après ce serment demeure. »

En 1980, nous assurons prouver au peuple de France que nous n'avons pas oublié. Nous formerons, tous

unis, une immense cohorte qui va déferler sur la Capitale, le 13 avril prochain.

Ce sera la lente procession de l'amitié. Cette amitié qui dure depuis trente-cinq ans, qui unit le plus humble au plus puissant.

Et notre Amicale aussi aura trente-cinq ans. Le croyez-vous ? Et pourtant elle est bien là.

Une Amicale vivante, prospère, puissante, aux idées jaillissantes, aux forces vives.

Une Amicale où chaque membre applique cette ligne de conduite : Puisqu'il faut que tout aime, aimez d'autres que vous.

Au seuil de cet an nouveau, il est bon que nous nous faisons entendre la voix de notre Président J. LANGEVIN. Pour célébrer le vingtième anniversaire de notre libération, « Le Lien » de février 1965 publiait un article de notre Président national, sous le titre : « Vingtième Anniversaire ».

Quinze ans ont passé. Des camarades nous ont quittés ; d'autres, nombreux, sont venus nous rejoindre ; l'article du Président reste d'actualité. En ajoutant quinze ans de plus aux vingt ans, voici, pour terminer cet article, l'appel du Président de l'Amicale VB-XABC :

« Au seuil de cette année 1980 qui sera celle du trente-cinquième anniversaire de la Libération du Camp et du Retour, je rappellerai que, au mois d'avril prochain, un grand rassemblement va nous permettre de revoir des figures que nous avons perdues de vue.

« Je voudrais dire à ceux qui ignorent l'Amicale et à ceux qui la connaissent, afin qu'ils puissent le dire lors des rencontres de ce rassemblement, que notre Amicale VB-XABC n'a d'autre but que de maintenir et de développer l'amitié et la solidarité entre les Anciens P.G. des Stalags VB et XABC.

« Nous devons oser le rappeler et en être fiers à une époque où toutes les forces morales risquent d'être étouffées par un égoïsme et un matérialisme grandissants.

« En ce début d'année, le Président vient préciser à tous la grandeur de ce mot AMITIÉ. Ce sentiment, né pour nous derrière les barbelés, doit se développer plus facilement si des motifs de rencontres sont provoqués par des Amicales comme la nôtre.

« Solidarité. — Autre élément positif pour une existence trop souvent harcelée par des préoccupations impérieuses.

« Amitié - Solidarité. — Voilà ce que l'on trouve au sein de notre Amicale et, si, au cours de nos réunions, les Anciens P.G. conservent cette allure si accueillante, c'est bien le rappel de cette amitié.

« Que ceux qui nous ignorent s'en imprègnent dès maintenant. Ils comprendront ce qu'est cette solidarité qui joue en chaque occasion où l'un d'entre nous a besoin d'être aidé ou conseillé.

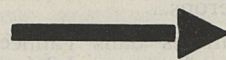
J. LANGEVIN.

Nous n'ajouterons que quelques mots à la suite de l'appel, toujours de circonstance, de notre Président national.

Prenez conscience de votre personnalité d'Ancien P.G. et accourez tous le 13 avril prochain à l'Assemblée générale de votre Amicale VB-XABC. Il s'agit de prouver que l'esprit prisonnier est toujours parmi nous, trente-cinq ans après.

H. PERRON.

Retenez bien
cette date



Dimanche
13
Avril
1980

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

A 9 heures Messe à l'église N.D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 10 avril 1980.

Nous faisons un appel particulier à nos camarades pour qu'ils fassent acte de candidature, surtout ceux de la région parisienne, car le travail ne manque pas au bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 1^{er} avril 1979.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Divers.

Au cas où le quorum ne serait pas atteint, une assemblée générale extraordinaire sera convoquée le même jour, immédiatement après l'assemblée générale.

—o—

A 13 heures

Après les délibérations de l'Assemblée Générale :

BANQUET DU TRENTE-CINQUIEME ANNIVERSAIRE à LA CHESNAIE DU ROY

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale. Clôture des inscriptions : 10 avril 1980.

Prix du repas : 120 F, tout compris.

A partir de 16 heures

MATINEE DANSANTE ET RECREATIVE avec Grand Orchestre

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

QUELQUES NOTES DIVERSES

L'un des plus grands événements de la vie de notre Amicale, c'est son changement de Siège social. Après trente-cinq années de résidence au 68, de la rue de la Chaussée-d'Antin, nous avons quitté, le cœur triste, il faut le dire, l'endroit où des centaines et des centaines d'anciens P.G. ont défilé depuis 1943 car, pendant la période 1940-1945 le 68 abritait déjà les Centres d'entraide des Stalags. Mais, et il faut bien le dire aussi, notre vieille maison tombait en désuétude. La poussière accumulée par les années (elle avait été construite sous Napoléon I^{er}) régnait en maîtresse de maison. L'escalier presque vertical qui menait à nos bureaux pesait lourd à nos vieilles jambes... mais nous l'aimions bien notre vieux Siège social, malgré toutes ses imperfections.

Et puis, nous voici au 46, rue de Londres, au deuxième étage d'un grand immeuble style Haussmann. Alors là tout change. L'escalier genre échelle est transformé en escalier monumental avec rampe

à balustrades et tapis (oui, ma chère !). Un ascenseur nous offre son généreux concours pour nous amener à pied d'œuvre. Quant au Bureau de l'Amicale VB-XABC, c'est une grande pièce très claire dont la grande fenêtre, avec petit balcon, donne sur la rue de Londres. Nous partageons cette superbe pièce avec nos amis des Amicales VA-VC, XVIII et Offlag IV D. Notre permanence est toujours fixée tous les jeudis, de 16 heures à 19 heures. Venez nous voir, nous serons toujours heureux de vous recevoir et de vous faire visiter nos locaux. Car pour nous, les travailleurs bénévoles, le 68 est déjà oublié et... vive le 46, rue de Londres.

Le déménagement s'est effectué très rapidement, sans anicroche. Cela a beaucoup pourtant perturbé notre travail de bureau et nous prions nos camarades qui nous ont demandé des renseignements de

(Suite page 2)

Quelques notes diverses (suite)

bien vouloir excuser notre retard pour les réponses. Mais, grâce à la diligence de nos camarades du Bureau ce retard sera vite résorbé.

Nous remercions nos camarades qui ont été contactés, tous, pour le règlement de la cotisation 1980. Deux jours après l'envoi de nos lettres nous recevions déjà des mandats postaux et bancaires. Soyez remerciés de votre dévouement à la cause de l'Amitié. Vos envois ont été magnifiques. Il y a eu de gros, gros envois. Nous vous remercions tous de votre générosité. Et que soient remerciés ceux qui, modestement, nous ont adressé leur obole malgré les difficultés de l'existence et leurs maigres ressources. Eux aussi font preuve de générosité à leur manière. Elle nous touche beaucoup. Et voulez-vous que je vous dise : *Vous êtes formidables, tous, sans exception.*

Un conseil pour ceux qui n'ont pas encore régularisé leur situation vis-à-vis de notre trésorerie : Dépêchez-vous à verser votre cotisation et vos Bons de soutien. Il n'y a plus maintenant qu'une adresse pour vos lettres et vos mandats : 46, rue de Londres, 75008 Paris.

Un mot encore pour remercier mes nombreux correspondants qui veulent bien m'adresser des félicitations pour la bonne tenue de notre journal *Le Lien*. Je les en remercie bien vivement. Mais tous leurs compliments vont à l'équipe qui anime le journal et tous mes camarades sont fiers que leur travail plaise à leurs lecteurs. Merci donc de vos félicitations qui sont pour mes camarades de la Rédaction et pour moi-même le plus merveilleux des encouragements à continuer dans la voie que nous avions tracée. Nous continuerons...

Vous savez que nous sommes dans l'année du trente-cinquième Anniversaire de notre Libération. Notre Comité Directeur a voulu marquer cet Anniversaire d'une pierre blanche. Aussi a-t-il décidé que

nous fêterions ce joyeux Anniversaire dans un cadre digne de nos trente-cinq années d'amitié, dans celui des Floralies de Vincennes, à La Chesnaie-du-Roy, dont le propriétaire est notre ami LAPORTE, ancien des X-ABC. La réputation de cet établissement est un garant du succès de notre manifestation. Il faut s'inscrire dès maintenant afin de retenir sa place, car il y aura du monde pour fêter cet Anniversaire qui est pour nous, anciens P.G., nos Noces de Diamant avec la Liberté.

Et savez-vous quels sont les premiers inscrits pour le banquet ? Je vous le donne en mille ! Eh bien ! ce sont nos deux sympathiques Canadiens de Vancouver. Ils seront là pour fêter avec leurs amis de l'Amicale nos trente-cinq années de liberté retrouvée. Faire plus de 10.000 kilomètres pour retrouver des amis, quel magnifique leçon de solidarité nos amis BERNARD donnent à leurs amis Parisiens et banlieusards qui hésitent à franchir quelques hectomètres pour participer aux fêtes de l'Amicale. Et à nos amis Marcel et Simone je tiens à signaler qu'il y aura un orchestre qui fera danser nos vieilles jambes et un micro pour que notre amie Simone puisse chanter « Ma Cabane au Canada », ainsi que promis.

Nous espérons que l'exemple de nos deux Canadiens va réveiller les indécis. Pensez qu'il faut profiter des bonnes occasions alors que nous le pouvons. Après il sera trop tard. En définitive, nous ne profitons que du bon temps que nous nous octroyons. Et le 13 avril, à La Chesnaie-du-Roy, il y aura du bon temps à passer !

Un appel particulier aux participants du Congrès de Bastia et à nos amis Corses. Venez nombreux participer au banquet du 13 avril pour entourer nos amis Canadiens et reconstituer notre belle équipe de juin 1979. Après tout, venir de Corse, à côté du voyage de Vancouver, c'est presque faire un saut de puce. Allons les amis ABBO, MARTELLI, VALLI, etc, nous vous attendons à Paris le 13 avril prochain.

H. PERRON.

La déchirure du temps

Le temps, mesure de toutes choses, lié à l'espace et à la durée. L'homme dans cet espace qui l'enserme et le dilue, le faisant solidaire du monde où se déroulent les événements et les changements qui l'affectent, lui faisant éprouver sa solitude et son inaptitude à maîtriser son destin.

Conscient de sa finitude, l'homme a toujours cherché à arrêter le temps, mais « il coule et nous passons ». Comme si d'arrêter le temps nous était nécessaire... Pourquoi, en somme ? La sagesse des sages ne nous dit-elle pas que « tout est vanité et poursuite du vent » ?

C'est à partir de ces réflexions que je m'interroge sur la propension du monde ancien combattant à rechercher ce temps enfié de la guerre, de la captivité et, l'évoquant sans cesse, à essayer de le retenir. Certes, la mémoire de l'homme le fonde, le constitue et l'enracine : ainsi le passé appartient au présent et le temps perdu est le temps retrouvé.

Cela dit, pourquoi s'arrêter de propos aussi délégué à cette fraction d'un temps qui fût noir, ce temps dont le « Lien » ne cesse de nous parler mois après mois ?

Parce qu'il appartient au tissu même de notre vie individuelle et collective et que nous ne saurions sans nous blesser l'écartier. Contre la déchirure du temps, contre l'effacement et l'oubli inexorables, nous voulons la durée d'une mémoire qui tienne dévoilé jusqu'à l'extrême ce livre que tant d'hommes ont ensemble écrit.

D'aucuns n'en conviennent pas et s'irritent de cet incessant rappel d'un passé qui ne le mérite pas puisqu'il n'a pas été capable de nous épargner ce présent et ce futur qui angoissent les hommes d'aujourd'hui.

C'est une accusation grave mais injuste. S'appuyant sur l'expérience, et quelle expérience, notre génération aurait été justifiée d'en porter une semblable. Fausse querelle : la vérité est que les hommes, quoi qu'on en dise, ne maîtrisent ni le temps ni l'histoire, et chaque génération se doit d'assumer ce qui lui advient, ce qui n'est jamais facile. La seule solution à la vie, c'est de la vivre.

« Le monde est comme un livre : de ses feuillets innombrables, nous ne voyons que celui auquel il est ouvert. » Ce livre du monde pèse un poids incommensurable de souffrance et de joie mêlées, de succès et d'échecs, de lumière et d'ombre. Ses pages disent le désespoir et l'espoir de l'homme à la recherche de lui-même ou/et d'une issue qui le transcende. Les idéologies et les philosophies s'épuisent à donner la réponse aux questions existentielles du temps, en vain.

D'où le désarroi auquel nul n'échappe et la vie est comme en suspens, en attente devant ce froid du monde. Le souvenir que nous gardons de la page d'hier ne nous épargne pas l'angoisse de celle ouverte sous nos yeux fatigués. Le balancier revient lentement au temps du mépris, la violence gagne et la peur. C'est l'heure de raison garder.

« Hommes parmi la nuit, hommes au fond du temps, Hommes dont le passé comme un ressort se tend Sur lui-même et s'écrase, ô hommes de mon temps... dans le vent la vie à pas de loup s'avance. ...Hors de la nuit, crevant la mauvaise saison, Hommes, le beau soleil humain de la raison. »

Venus de ce passé minéral qui nous obsède, ces vers, très beaux, écrits en captivité par un prisonnier de guerre, Pierre UNIK, mort dans les neiges des Carpates en s'évadant, justifient notre fidélité à un esprit de résistance individuelle qui a valeur d'exemple pour tous les temps...

J. TERRAUBELLA,
Matricule 12205 V.B.

"Du Nord au Sud"

Je vous remercie d'avoir fait paraître dans *Le Lien*, n° 346, les quelques lignes que je vous avais adressées. Comme vous le désirez, je souhaite rassembler le plus de camarades qui vécurent aux X et V.B. Déjà, dans le courrier du même journal, j'ai lu Albert ARBAULT avec qui je fus du voyage de Sandbostel.

Voici une nouvelle année ; bientôt une Assemblée Générale ; bientôt le banquet. « Venez, vous y trouverez la joie, car même les mauvais souvenirs évoqués sont balayés, ce jour-là, dans le bonheur de se revoir ! »

Je m'adresse aux camarades du XB, du XA de Bad Oldesloe qui nous virent partir un soir, Petit CLER et moi-même (QUINTON, etc.) pour la grande aventure.

Je m'adresse à ceux de Schleswig avec qui nous sommes restés plusieurs années après nos évasions et après l'inhumaine punition infligée par un Conseil de Guerre qui fut impitoyable. Ils nous avaient « remontés » d'où nous étions partis et ne voulaient plus nous lâcher.

Les journées sont longues, alors nous faisons un peu de sport, les performances sont dérisoires ; je me souviens de notre étonnement et de notre tristesse en constatant les résultats des sauts en hauteur et en longueur en particulier. La soupe au rutabaga ne nous donnait pas des ailes, mais aidés par DAEL (homme de confiance du XA), par BIONDI (Chef d'orchestre), par ALTUSSER (Chef infirmier) qui partageaient avec nous ce qu'ils resquillaient aux Allemands, la petite forme revenait pour enfin « taper » un jour dans un ballon reçu de France.

Sur le terrain, où tous les matins nous sommes rassemblés pour l'appel, pelles et pioches en mains, nous agrandissons, nous nivelons tous les soirs ; quelques-uns viennent nous aider et, après avoir monté « les bois », nous formons une équipe. Plus

NOËL 1942

Allocution prononcée par René BOULENOIS (Huissier à Aumale), homme de confiance du Kommando 256 — Stalag XB le 24 décembre 1942, lors de la Fête de Noël.

Avant de présenter, hélas ! une fois encore, les beaux chants de cette nuit de Noël, je voudrais (si vous me le permettez) vous faire part de quelques pensées qui me sont venues à l'esprit, cet après-midi, en cassant du petit bois.

Mes Chers Camarades,

Bien entendu, ce terme s'adresse aux amis Français, nous qui formons ici (comme dirait TAMANEAU) une grande famille ; aussi, à l'unique Belge, très sympathique et représentant dignement son pays, et aux camarades Polonais que l'on peut considérer comme Français ; s'ils ont demandé l'hospitalité à notre accueillante Patrie, ils ont acquis depuis, si l'on peut dire « droit de cité », par le séjour prolongé que beaucoup d'entre eux ont fait en France, et par le fait même que, comme nous, ils ont endossé l'uniforme kaki ; j'ajouterai que l'on entretient avec eux une excellente et réconfortante camaraderie dans notre misère commune.

C'est précisément cette misère que j'avais l'intention de vous demander d'oublier quelques instants pour penser un peu à celle des autres, et quand je dis des « autres » je veux dire des nôtres, de ceux qui nous sont « chers » et qui nous attendent là-bas. Je ne doute pas que, journellement, vous viviez en pensée avec eux ; mais voulez-vous que ce soir nous pensions collectivement et simultanément à eux qui pensent à nous et que, en cette nuit de Noël qui pour nous est la plus belle de l'année, nous nous évadions dans nos foyers et que nous nous représentions ce que font les « Nôtres ».

Voyons notre Mère, elle pour qui, quel âge que nous ayons, nous sommes toujours son « Petit » et qui vous accueillera le jour tant attendu de la libération et qui peut-être un peu blanchie et vieillie par les tourments actuels, nous retrouverons en l'embrassant un doux nom de MAMAN, elle qui peine pour nous et qui prie quotidiennement pour son prisonnier ; elle de l'amour de laquelle Victor Hugo disait :

« O l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie,
Pain généreux que Dieu partage et multiplie,
Table toujours servie au paternel foyer
Chacun en sa part et tous l'ont tout entier. »

Notre Père, lui, qui a fait l'autre guerre et qui, maudissant celle-ci, travaille et peine pour nous, qui, chaque semaine peut-être, se prive de son paquet de gris et le remet à la Mère... pour le « fieu » en mordillant subrepticement sa moustache pour cacher son émotion.

Votre femme qui, amoureuxment, confectionne chaque mois les colis dont vous appréciez tant le contenu et qui y met beaucoup plus que les gâteries si goûtées ici, SON CŒUR. Elle qui, tout à l'heure, après être allée à la messe de minuit pour son cher prisonnier, évoquera en sanglotant peut-être, au moment de se coucher « dans l'ombre propice à l'évasion de la pensée » le lit de bois à paillasses où doit reposer, seul également, « CELUI » qu'elle aime.

Vos petits qui, il y a quelques instants, à la traditionnelle prière au Père Noël, ont ajouté, pendant que maman essayait furtivement une larme : « Faites que mon papa rentre bientôt », et, s'apercevant de la tristesse de maman, ont posé l'éternelle question : « Est-ce qu'il reviendra un jour notre papa ? ».

Vos frères, vos sœurs, vos amis, vos fiancées peut-être ; enfin tous ceux qui sont si près de vous par le cœur.

Permettez-moi également d'évoquer le souvenir de ceux qui sont tombés pour notre Patrie au cours de cette maudite guerre et dont le sacrifice fait paraître si vaines nos plaintes et lamentations ; ceux qui appartenaient à la famille de deux de nos camarades : LECOUEUX et MOLINIER.

Quelques camarades ont eux aussi à déplorer au cours de commencement de captivité des deuils particulièrement lourds à supporter dans notre situation actuelle : le père d'Alfred DUCRET, André MOLINIER, Marcel FULRAND, MARCEAU-PONTIER, ainsi que la tante de Pierre VAVASSEUR.

A toutes ces intentions, voulez-vous, debout, une minute de recueillement, et je demanderai à notre camarade VAVASSEUR, dont on connaît les profondes convictions religieuses, de nous réciter deux vieilles et courtes prières que tout le monde connaît ou se rappellera : le « Pater » et l'« Ave Maria ». Répondra qui voudra.

Ensuite commenceront les chants de la Fête.

René BOULENOIS,
Stalag XB - Kommando 256.

Noël au Centre Médical de La Guiche

Les années se suivent... à un rythme accéléré...

Cette fin d'année amène, et ce, depuis le retour des camps, le même sympathique cérémonial avec la visite des amis qui se trouvent encore dans l'obligation de suivre toujours de longs traitements. Que cette morne et interminable captivité a été néfaste pour beaucoup d'entre nous... Avec le poids des ans, sournoisement, les petits « bobos » du départ se transforment...

Heureusement, les anciens P.G. ne sont pas oubliés ; comme à l'accoutumée, l'Association départementale fait bien les choses : colis garni, enveloppe avec billet, etc...

Le travail des intermédiaires : la délégation des P.G. de la petite Section guichoise, sous le conduite de son Président, a été très simplifiée cette année. Bonne ou mauvaise raison !... Il n'y a actuellement qu'un seul Prisonnier de guerre en traitement dans tout l'établissement : FEVRE Henri est un ancien combattant de la 15^e D.I.M. (Général JUIN) : il a participé aux durs combats de Belgique, Gembloux,

Charleroi, etc. Survivant de la « chaudière lilloise » il a été ramassé le 29 mai 1940 pour, après une longue marche forcée, terminer son trajet dans le vaste et lugubre camp de Sandbostel.

C'est donc un Amicaliste en puissance.

Mon pessimisme — à pareille époque — l'année dernière, disparaît ; il est vrai que 78 était un très mauvais cru : trois pauvres camarades sur sept étaient morts en décembre. Hélas !...

Naturellement, ce brave FEVRE aura souvent ma visite ; une étroite union nous rapproche ; compte tenu de son numéro d'immatriculation, nous avons certainement été ensemble au Stalag... et nos Kommandos de travail étaient voisins ; alors, les échanges sont longs...

De plus, Santilly — son petit village — ne se trouve qu'à une trentaine de kilomètres de mon domicile.

Paul DUCLOUX,
71220 La Guiche.

milliers de K.G. de passage, beaucoup de grands malades, des réformés oublièrent pour quelques heures leur situation, leurs misères, en regardant évoluer les dimanches après-midi des sportifs dans le diable au ventre et certains de la grande classe : CLER, capitaine de l'A.S.C. Cannes; Attaque-Attaque (ADAM), capitaine de l'A.S.C. Paris; HEYCARD, de Marseille; JOLY Raymond, capitaine de Sochaux première en 1946.

Sous la houlette du Médecin-Major, qui fut notre mentor, l'« Equipe de France » naissait. Beaucoup se souviennent des matches épiques, des rencontres acharnées contre « la Belgique », « la Pologne », « la Serbie » (avec SCHOULICH, l'ex-avant centre international de l'Urania de Genève) qui avaient aussi formé leurs équipes.

Des milliers de K.G. spectateurs oublièrent leurs misères, applaudissaient leurs représentants sportifs!

C'est au début d'une de ces rencontres que notre Médecin-Officier fit hisser le drapeau français en haut d'un mât de fortune, devant les Allemands médusés de cette audace. L'immobilité des joueurs en cercle, au milieu du terrain, l'Officier au centre saluait. Tous les présents firent de même; depuis des années, les exilés revoient flotter au vent les trois couleurs... et en territoire allemand! Jamais ces cœurs ne furent plus profondément secoués! Belges, Polonais, Serbes saluaient aussi. Chacun voyait, dans les plis tricolores du drapeau, sa famille là-bas, la vieille maman, le vieux papa qui savait, lui, ce qu'était la guerre! Sous les vieux bonnets sales, les cheveux se dressaient; les poings serrés, les mâchoires crispées, tous se recueillaient dans une minute de silence impressionnante.

Au centre du terrain, le lieutenant ZEGHERS, entouré de son équipe, rayonnait.

Les Allemands avaient vu, avaient compris... avaient disparu!

Mais je ne sais plus si « la France » avait gagné ce jour-là! Peut-être vais-je le savoir si je réveille de tels souvenirs des « K.G. de Schleswig » mes amis!

Après cette petite anecdote sportive, je me ferai un plaisir, comme vous me le proposez, de conter dans le journal quelques passages et péripéties de nos évasions, Petit CLER et moi-même, et aussi de la « punition ». Je voudrais retrouver ceux de la baraque des évadés, les terribles qui revenaient repris dans tous les coins de l'Europe. Je voudrais retrouver les cuisiniers du Camp de Villingen qui nous aidèrent à descendre pour la première fois « dans le trou », CLER et moi partions pour notre troisième évasion, accompagnés cette fois de deux autres camarades connus au VB. Ce sont eux les cuisiniers qui refermèrent la plaque de fonte sur ces audacieux qui

disparaissaient en terre, malgré les phares des miradors qui balayaient les lieux.

Relevant un récit du journal n° 346 où est écrit en tête « La grande évasion de Petit CLER » je rectifie de suite au pluriel « Les grandes évasions » car, avant Villingen à la frontière suisse, nous avions déjà survécu et stupéfié les Allemands qui nous appelaient « les deux hommes du Nord ». Nous étions recherchés sur toute la frontière. Ce furent des heures dramatiques, des journées fantastiques, soudés l'un à l'autre, côtoyant la mort.

De passage à Cannes, je ne manque jamais d'aller me recueillir sur la tombe de Petit CLER ou est enfoncé, avec lui, mon dernier message d'adieu, glissé dans ses doigts par M^{me} CLER, son épouse. Mais aurais-je un regret à sa mémoire?

« Oui!... de n'avoir jamais rien dit, jamais rien fait! »

Ces quelques lignes écrites dans *Le Lien*, au crépuscule de ma vie, me soulagent, comme si j'avais toujours une dette envers lui! Si, sur un côté du tombeau, est sculptée dans le marbre « La Coupe de France », qu'il a gagnée avec brio, sur l'autre côté devrait être aussi sculptée « La Croix des Braves » qu'il avait méritée.

Les Allemands avaient exprimé plusieurs fois leur étonnement et ne cachaient pas leur admiration devant ces épreuves. Du soldat à l'officier, au général même, à qui nous fûmes présentés, tous ébahis, hochant la tête, murmuraient des compliments.

Que ces lignes soient lues; que cet oubli soit réparé un jour!

CLER fut un grand sportif, un grand soldat. Il fut le plus fidèle des foot-balleurs cannois (la presse, le jour de ses obsèques). Par son courage indomptable, il est un exemple pour ces jeunes avec lesquels il aurait voulu « travailler le ballon ». L'A.S. Cannes, les dirigeants (M. POESI), les jeunes, c'étaient son but. Maintes fois il m'avait dit : « Je reviendrai trop tard! ». Il fallait être fort, très fort... Le sport avait permis à ces hommes d'être des athlètes de l'adversité, mais la chance n'était pas au rendez-vous.

Petit CLER nous a quittés voici bientôt trente ans! Il est mort jeune, à la suite d'une blessure sportive qu'il considérait comme anodine; mais certainement que les privations, les souffrances, les prisons avaient déjà marqué son corps.

Mes saluts fraternels à ceux qui nous ont connus! A bientôt 13 avril 1980. C'est une date qu'il ne faut pas oublier!

A une autre fois, chers amis du *Lien*, avec mes remerciements et meilleurs vœux pour 1980 à tous.

Bernard ADAM.

Ceux du Waldho

A tous les anciens du Waldho, j'adresse mes vœux les plus sincères de santé, de joie et de bonheur pour 1980.

Qu'en 1980 nous soyions le plus grand nombre d'anciens du Waldho, réunis le 13 avril prochain, autour d'une bonne table, afin de fêter, pour quelques-uns d'entre nous, nos quarante ans d'amitié et, pour tous les autres, le trente-cinquième anniversaire de notre libération.

Chaque année, au banquet traditionnel, la table du Waldho est une des plus animées. Le nombre des convives est toujours impressionnant. Cette fois, le 13 avril prochain, il s'agira de fêter notre trente-cinquième anniversaire. Chose qui paraissait irréalisable il y a vingt ans... et pourtant. Notre fidèle amitié a tenu malgré vents et marées. Seule la mort est venue détacher le harnais de quelques-uns d'entre nous, et des plus fidèles. C'est une amère leçon que ces amis nous donnent. En effet, il faut profiter de tous les instants heureux: il ne faut pas les manquer; après il sera trop tard. Pour une fois en trente-cinq ans, les hésitants, les incertains, les pantouffliers, doivent faire abstraction de leur hésitation, de leur incertitude et abandonner leurs pantouffles pour venir se joindre à leurs nombreux amis du Waldho qui les attendent.

Un trente-cinquième anniversaire pour un ancien P.G. c'est aussi difficile à atteindre que les noces de diamant pour un vieux ménage. C'est une dure bataille de la vie qui vient d'être gagnée. Tous ensemble nous la célébrerons le 13 avril prochain à La Chesnaie-du-Roy, à Paris.

Anciens du Waldho, inscrivez-vous en foule!

Notre ami Camille CHARBONNET, « La Vigne », 01600 Trévoux, a appris avec beaucoup de peine le décès de GALTIER. Les rangs s'éclaircissent. Il souhaite que cette année les anciens du Waldho fassent un effort pour venir au banquet. Il serait dommage qu'ils ne se réveillent plus avant de quitter ce monde. Il présente, en attendant, à tous les amis ses vœux les meilleurs. Merci pour notre C.S.

Notre ami Alphonse BOUTEILLE, de Bosmoreaux-Mines (Creuse) regrette que son état de santé ne puisse lui permettre de venir à Paris retrouver les amis et adresse à tous les anciens du Waldho, sans oublier le Docteur PAYRAU, son amical souvenir et ses vœux les meilleurs.

Notre ami Jacques BMMERT, La Grange-des-Gênes, 88200 Remiremont, fut passager, souvent, au Waldho. Après cinq semaines d'hôpital à la suite d'une embolie à laquelle il a réchappé de justesse, il adresse à tous ses amis du Waldho et du Camp ses meilleurs vœux, surtout de santé. Il nous dit qu'il a beaucoup de mal à s'en remettre, qu'il est d'une extrême faiblesse, mais nous, qui connaissons l'ami Jacques, nous savons que, grâce à son moral de fer, il viendra à bout de cette mauvaise passe. C'est du reste ce que tous ses nombreux amis lui souhaitent. Merci pour notre C.S.

Notre ami Robert LAMIDIAUX, 135, avenue de la République, Saint-Quentin (Aisne) que nous aimerions revoir, le 13 avril, à la table du Waldho, Saint-Quentin n'est pas si loin que diable, adresse à tous ses meilleurs vœux et son bon souvenir. Merci pour notre C.S.

Notre ami, le Docteur PALMER, 69, rue Anatole-France, Le Havre (S.-M.), part en retraite fin mars 1980. Tous nos vœux de bonne et longue retraite l'accompagnent. Il nous prie de transmettre à tous les anciens du Waldho son amical souvenir. Il espère que la retraite lui permettra, de temps à autre, et malgré un programme déjà très chargé, de passer par Paris et de nous rendre visite. Alors, cher ami Docteur, pourquoi pas le 13 avril prochain? Vous commencerez ainsi votre retraite dans la joie des retrouvailles et vous connaissez la chanson qui aurait pu être interprétée par la Chorale de la P.J. de fumeuse mémoire: « Passant par Paris... vidant la bouteille... ». Au plaisir de vous revoir. Merci pour notre C.S.

Nos amis Robert SALLES et Madame, de Méricourt (78) et M^{me} COUTON Lucien adressent leur bon souvenir à tous ceux du Congrès de Bastia 1979 et leurs vœux les plus sincères à tous les camarades amicalistes et, en particulier, au Comité Directeur. Nous espérons, en tant qu'organisateur du Congrès de Bastia, que nous aurons la joie d'avoir parmi nous, à la table du Congrès, le 13 avril 1980, ces trois charmants amis. Merci pour notre C.S.

Notre ami Jean GALMICHE, 4, rue de l'Eglise, 90200 Giromagny, espèrent venir à Paris le 13 avril prochain. Cette nouvelle nous comble de joie. Nous aurons ainsi le plaisir de revoir mon ancien partenaire du Magazine Wolfarth et de rappeler de bons souvenirs. On laissera de côté les mayuais, ami René. Lourdes, ça valait le coup... mais il ne fallait pas loger à Gourette, Saint-Lary, La Pierre-Saint-Martin... L'ami René a l'occasion de voir ou de téléphoner aux anciens du VB: JEANGEORGES, l'Abbé PETIT, BROVELLI, M^{me} DOEBELIN, le Père BUIS, FAUILLOU... Il adresse ses meilleurs vœux à tous, sans oublier: PERRON, LANGEVIN, BALLAUD, CHAPUIS, GENET et tous les autres. Merci pour notre C.S. et au 13 avril, ami René.

L. V.

(A suivre.)

KOMMANDO 605

Après mon rendez-vous manqué de Lourdes (l'ordinateur n'ayant pas pris en charge mon inscription), je viens, chers Anciens du 605, pour cette nouvelle année, vous présenter mes vœux bien sincères de santé et de bonheur.

Que 1980 nous comble dans nos revendications d'Anciens P.G.

Qu'elle conserve à chacun le souvenir de nos disparus.

Mais qu'elle apporte à chacune de vos familles la santé, la quiétude et une bonne retraite bien gagnée.

Et puis aussi qu'elle permette surtout au créateur de notre groupement la réalisation d'un vœu ancien et très cher, celui de voir, à l'occasion, le 13 avril prochain, de notre Assemblée générale (la trente-cinquième), une table bien garnie: celle du 605.

Je serais heureux, avec l'aide, je l'espère, de notre ami JONSSON, de vous y accueillir le plus nombreux possible.

L'Amicale fera, à l'occasion de cette Assemblée générale, un effort particulier pour que cette dernière soit très réussie. Le Bureau, lui, sera présent dans sa totalité.

Chers amis du 605, je compte, cette année, absolument sur vous. Ne me décevez pas.

Merci à tous.

R. LAVIER.

P.S. — Merci à l'ami HADJADJ et aux Anciens de Schramberg pour leurs vœux. En retour, bien amicalement ceux des amis LAVIER et du 605.

TRANSACTIONS

IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...



Noël... au balcon

Le premier jeudi de décembre fut favorisé par un temps à rendre jaloux les « privilégiés » de la Côte-d'Azur... Température idéale si près de l'hiver, que l'on voudrait croire loin encore, et pourtant. Noël au balcon, Pâques au tison, dit le dicton.

Aussi, nombreux étaient nos camarades à l'Opéra-Provence, ce soir-là, avant de se retrouver plus nombreux encore le 3 janvier 1980 pour échanger leurs vœux et souhaits pour l'année nouvelle.

Ainsi la table d'Ulm était complète et l'ambiance ne manquait pas tout en regrettant les « absents excusés », mais pour lesquels chacun et chacune avaient une très fidèle pensée. A bientôt donc: Aimée YVONET, M^{me} CADOUX, René et Simone FAUCHEUX, Roger et Paulette REIN, René et Raymonde SENECHAL, et peut-être nos amis RAFFIN de Chambéry... pourquoi pas?

Merci à nos fidèles amis et amies: M^{me} BERCHOT, M^{me} Huguette CROUTA, M^{me} MORANE, MM. et M^{mes} BATUT, SCHROEDED, BALASSE, ARNOULT, COURTIER, DUEZ, MOURIER.

Grosses bises à leurs charmantes épouses, si souriantes, qui n'oublient d'accompagner leurs « petits maris »... et souvent de leur rappeler le premier jeudi.

Que l'année nouvelle vous apporte, à toutes et à tous, la santé, la joie et le bonheur tant désirés.

A bientôt.

L. VIALARD.

Quelques nouvelles

Notre ami René GAUBERT, Parc de Tivoli, n° 37, 28210 Nogent-le-Roi, adresse ses meilleurs vœux de santé et son bon souvenir aux Anciens d'Ulm. Merci pour notre C.S.

Nos amis André BALASSE et M^{me}, 5, rue Jacques-Prévert, 95320 Saint-Leu-La-Forêt, avec leurs meilleurs vœux et particulièrement aux Anciens d'Ulm. Merci pour notre C.S.

Notre ami André AUBREGE, 27, rue de l'Armée-Patton, 84000 Nancy, adresse ses meilleurs vœux et son bon souvenir aux Anciens du Vorwerk 13 à Ulm et de Villingen. Merci pour notre C.S.

Notre ami Alphonse HINZ, 2, résidence Emile-Zola, 92600 Asnières, adresse à tous et en particulier aux Anciens d'Ulm ses vœux les meilleurs pour 1980.

Merci pour tous ces vœux de nos bons amis... et je rappelle aux retardataires: n'oubliez pas de régler votre cotisation 1980 et préparez-vous pour le 13 avril prochain.

L. V.

Chez nos amis belges

L'année 1979 fut, pour nos amis belges des Stalags XABC, une « Année Terrible ».

En effet, l'Amicale belge des Stalags X a enregistré, au cours de l'année 1979, une succession de deuils vraiment impressionnante. Et le Comité directeur de l'Amicale belge ne fut pas épargné.

C'est tout d'abord le Président national F. VRANCKEN qui nous quitte, le 7 juin 1979, emporté par la maladie. C'est ensuite le Vice-Président national MATRAKA qui décède, le 20 novembre 1979. Et c'est au tour de notre ami Jean NELIS, trésorier national, de quitter cette terre, brusquement, le 22 novembre 1979.

Quand on sait avec quel dévouement, avec quelle ténacité ces trois hommes s'appliquaient à maintenir, parmi les membres de l'Amicale belge, cet esprit prisonnier qui fait la force de nos Amicales de K.G., on est saisi par tant de malheurs qui s'abattent si brutalement, tous à la fois, sur nos amis belges.

Notre regretté ami Jean NELIS a participé au Congrès de Bastia où il représentait nos camarades belges des Stalags X. Directeur honoraire d'école, homme avisé et cordial, il fut un charmant compagnon de voyage. Il meurt à soixante-cinq ans, le 22 novembre 1979.

Quelques jours avant sa disparition, nous avions reçu de lui une lettre pleine d'optimisme où il nous faisait part de son désir de participer à notre Assemblée générale du 13 avril prochain. Le destin n'a pas voulu que se réalise cette intention.

A M^{me} Jean NELIS, à sa famille, le Comité directeur de l'Amicale VB-XABC présente ses sincères condoléances.

Au nom des participants au Congrès de Bastia, j'adresse à M^{me} Jean NELIS notre affectueuse sollicitude dans le deuil cruel qui vient de la frapper et je la prie de croire à notre profonde compassion, avec toutes nos sincères condoléances.

A toutes les familles de nos amis belges dans la peine, nous adressons nos sincères condoléances.

H. PERRON.

Un message du Nord

René COQUANT, 8, rue Neuve, Salomé, 59480 La Bassée :

« Chers Camarades,

En passant par... Lourdes, j'ai fait la connaissance de l'Amicale et j'y ai souscrit. J'ai reçu pour la première fois *Le Lien* et il m'a particulièrement intéressé. Ce journal mérite bien son nom ; il me semble que son premier objectif était de renouer les liens entre anciens d'un même commando, sans pour autant perdre de vue la défense des droits des A.C. et P.G.

Lourdes ! Quelles cérémonies grandioses dans leur simplicité ; quelle foule ! Mais aussi quelle ambiance ; il nous en reste un souvenir impérissable.

Et voici que l'A.N.R.P.A.P.G. organisait, le 24 novembre, une journée d'amitié pour les Nordistes ayant participé au Pèlerinage ; la chapelle du grand séminaire de Lille était beaucoup trop exigüe et bon nombre de nos camarades durent se contenter de suivre la messe dans les couloirs qui avaient été sonorisés pour la circonstance ; même recueillement qu'à Lourdes, même cœur et tous chantant à pleine voix la messe en grégorien, comme nous faisons dans notre commando. Puis ce fut le repas en commun ; nous étions environ huit cents ; des tables étaient dressées dans les couloirs reliant les trois réfectoires qui étaient, eux aussi, bondés.

Et toujours cette ambiance de camaraderie, aucun boudeur, aucun grincheux ; rien que des jeunes de caractère, heureux de se retrouver.

Mais, pour mon compte personnel, je n'ai retrouvé personne, pas plus à Lille qu'à Lourdes, qui était au commando Admiral Brommy (Stalag XC), à croire que j'y étais seul entre 1941 et 1944, et pourtant nous étions environ six cents.

Pourriez-vous, dans un numéro du *Lien*, faire passer un avis : J'aimerais avoir des nouvelles de LAMBLIN Gustave, DIEU Victorien, LE GOUPIL Marcel, COUDERC Bernard, etc. »

Merci, à notre ami COQUANT, de nous donner des nouvelles de la région de Lille. Nous sommes heureux de constater que le succès des manifestations P.G. ne se ralentit pas, au contraire, et que notre *Lien* trouve auprès de notre camarade un intérêt soutenu. Nous nous efforçons, dans la mesure de nos faibles moyens, de donner satisfaction à tous les membres de l'Amicale. Quant aux anciens de l'Admiral Brommy, ils sont nombreux à l'Amicale. Nous espérons que quelques-uns d'entre-eux voudront faire plaisir à notre ami COQUANT et lui donneront de leur nouvelle, soit directement, soit par l'intermédiaire du *Lien*.

H. P.

Et un message d'Outre-Quévrain

Transmis par notre ami Henri STORCK qui est en relation suivie avec nos amis belges :

Notre camarade WILMOTTE, de Chenée, Belgique, m'écrit :

« Dans *Le Lien* de juillet-août, l'article : « Ma belle Occitanie ! » m'apporte une nouvelle inespérée !

Parmi les invités de nos amis GRANIER, je lis : l'Abbé FORESTIER Clément.

En fermant les yeux, je revois, par la pensée, mes camarades de kdo assister à mon mariage par procuration, célébré par notre Aumônier qui était FORESTIER Clément. Voilà trente-cinq ans de cela ; quelle joie de le retrouver !

Il n'y a que nos amicales pour accomplir de tels miracles. »

WILMOTTE.

PLAIDOYER... POUR LES BIGOURDANS

Je n'étais pas à Lourdes en septembre. Mais je viens de lire le récit de Rose, dans le numéro de novembre du « Lien ».

Te dire combien j'ai été indigné par le comportement des Agences locales quant à l'organisation, l'accueil et l'hébergement des participants au rassemblement s'expliquera aisément quand j'aurai dit que, originaire de ce département pyrénéen, et plus précisément de cette belle vallée d'Aure qui aboutit à Saint-Lary, je me suis senti touché à vif et concerné par ce qui avait été fait là.

Cette démission devant le devoir et l'engagement pris, je ne me hasarderais pas à en déceler l'origine et les causes qui peuvent être multiples, mais, ce dont je suis sûr, c'est que ce comportement est étranger au sens profond de l'hospitalité qui caractérise depuis toujours la

population de cette région. Mais peut-être ne parlai-je que d'un temps où l'argent n'avait pas la place qui est la sienne aujourd'hui, l'argent qui pervertit le cœur des hommes jusqu'aux endroits les plus reculés...

Ce qu'avant tout je cherche à dire, ce que je voudrais demander à mes camarades, victimes de ces agissements — en dehors de la réparation matérielle à laquelle ils ont droit — c'est de se garder de porter un jugement trop hâtif et trop entier, parce qu'il serait injuste, sur une population et une région qui méritent d'être connus et regardés dans la vérité vraie de leur nature et non à travers le verre opaque des intérêts sordides des marchands !

J. TERRAUBELLA,
12205 VB.

HEUBERG (suite)

Au réfectoire, chacun reçoit — comme à midi — deux louches d'une soupe bien claire de rutabagas aigres. Y trouver une pomme de terre est un régal. Il en est ainsi chaque jour, sauf mercredi, samedi et dimanche, où la soupe du soir est remplacée par 60 grammes de boudin ou de saucisson ou bien par un peu de margarine, le tout arrosé d'une louche de « thé ». Est distribué également la ration de pain noir du lendemain : deux tranches de 100 grammes chacune. Chaque matin, une louche de « thé » sustentera les travailleurs.

Les trois cents remontent à la Strafkompagnie. En tête, aumônier, infirmier et secrétaire portent la soupe des malades et celle des chiens. Cette dernière vraiment épaisse — avec de la viande ! Au long de la colonne, tous les trois ou quatre mètres, les sentinelles, fusil à l'épaule. Derrière, tenus en laisse, les chiens. L'interprète marque la cadence. Tout à coup un hurlement. Le Feldwebel Münch, qui a rejoint avec sa bicyclette, s'aperçoit qu'un prisonnier n'est pas au pas et tous ceux qui le suivent non plus...

A partir du fautif, une partie de la colonne s'immobilise.

« Eine Stunde, march, march ! » Sous le commandement d'un gradé allemand et dans les champs qui bordent la route, les punis vont faire une heure d'exercice : « Couchez-vous, debout, pas de gymnastique, demi-tour, couchez-vous, debout, etc... »

La tête de la colonne a pénétré au camp. Sur le panneau proche de l'infirmerie quelques noms sont marqués. Ce sont ceux qui ont un colis. Les envois de la Croix-Rouge ne parviennent pas ici, mais les colis venant des familles y ont accès. Le nombre des bénéficiaires est minime. La plupart des candidats à l'évasion sont si sûrs de leur affaire qu'ils écrivent chez eux d'interrompre les envois !

La queue se forme devant le magasin. Un par un, cuvette à la main, les prisonniers y pénètrent. Deux gardiens sont là, avec l'indispensable interprète. L'aumônier défait les colis, met à part boîtes de conserves et paquets de tabac. Le secrétaire pointe et marque. Une sentinelle ouvre tout le reste, enlève minutieusement tout emballage, après examen attentif, et verse pêle-mêle, dans la cuvette, pâtes, haricots, biscuits, chocolat, confiture !... Parfois, les employés français, en manipulant les paquets de cigarettes, arrivent à en subtiliser un. Le propriétaire, averti d'un coup d'œil, ira le chercher tout à l'heure à la baraque !

La baraque 1, la baraque privilégiée ! Elle possède un poêle avec combustible et une lampe à acétylène ! Quatre lits seulement ! A gauche en entrant ceux de l'interprète et de l'infirmier, à droite celui du secrétaire, surmonté de tableaux compliqués, invention de COCHUT, permettant de voir d'un coup d'œil les effectifs journaliers de chaque baraque. A la suite, le lit de l'aumônier — homme de confiance. Une planche soutient une rangée de livres. Depuis peu, il a obtenu de Münch la grande faveur (?) de pouvoir prêter à ses camarades les livres envoyés par la Suisse !

Un prisonnier s'approche de lui et à voix basse :

— Dites donc, l'Abbé ! J'attends un colis. Ma femme me dit qu'elle a mis une boussole dans un pot de beurre. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Pas grand chose ! Donne quand même ton nom. On essaiera.

Quelques jours après, les « 4 » descendent à la poste. Il y a un nombre élevé de colis. Celui que l'on cherche est vite repéré et placé au dernier rang, tout à la cime. La neige est tombée abondamment et le chariot à quatre roues est dur à remonter. On arrive à la Strafkompagnie. A la hauteur de la baraque 1, la sentinelle passe devant pour ouvrir le magasin. L'un des prisonniers qui poussent le chariot glisse, entraîne dans sa chute le colis convoité et du même geste l'enfonce dans la neige. Un coup de pied achève de le recouvrir. La voiture déchargée, le gardien parti, le colis tombé est amené à la baraque 1. Le pot de beurre est vite retiré et le paquet reficelé. Une capote négligemment jetée sur une épaule permettra de le ramener au magasin quand la distribution commencera : il faut bien que le compte y soit !

La baraque 1 sert tous les matins de salle de visite, comme elle devient chapelle, le dimanche. Un major allemand dont habituellement les manières courtoises contrastent avec la brutalité de la plupart des chefs de la Strafkompagnie, ausculte les quelques malades qui ont subi avec succès un premier examen de Münch. Ce matin-là, celui-ci est particulièrement furieux. L'un de ses pensionnaires, le Marseillais FOSSATI a réussi à se faire descendre

chez l'oculiste à Tuttlingen. Un demi-comprimé d'aspirine, habilement placé sous la paupière, lui a provoqué une « conjonctivite-ersatz » vraiment modeste. L'oculiste a découvert la supercherie et le faux malade a vu son séjour à Heuberg prolongé de deux mois, ce qui lui fait dépasser l'année : Fossati en est à sa sixième évasion manquée !

La visite commence. Le premier a un eczéma au mollet, large comme deux mains. Tous les traitements ont échoué et la plaie croît sans cesse. DANCHEZ se fait éloquent, et le Major signe un billet d'hôpital. Victoire ! Münch n'a pas besoin de savoir qu'une application de « bouton d'or », chaque nuit, entre-tient soigneusement le mal.

Le deuxième arrive avec un pied horriblement brûlé. C'est le troisième qui, en trois dimanches de suite, reçoit sur le pied une casserole d'eau bouillante. Münch écume et veut le garder à l'infirmerie. Mais le Major signe tout de même un second billet d'hôpital : la brûlure est vraiment grave ; après l'accident (!) provoqué, le blessé a gardé, malgré la vive souffrance, sabot et chaussette plusieurs minutes...

Sur son chantier, avec un œil enflé et douloureux, FOSSATI songe : « Il me faut essayer encore une fois, autrement, jamais je ne sors de là. Peu de jours suffisent pour économiser deux ou trois morceaux de pain et demander à des amis quelques biscuits de leurs colis. »

Schaffouse est à trois nuits d'Heuberg. Et, un soir sans lune, en remontant au réfectoire, il tente sa septième évasion. La colonne longe l'écurie. Arrivé à l'angle du bâtiment, notre Marseillais fait un brusque crochet à droite et se planque dans l'embrasure d'une porte. Les sentinelles, qui sont sur la gauche, n'ont rien vu. Les chiens, en fin de colonne, non plus.

Arrivés à la porte du camp, les gardiens comptent les prisonniers : il en manque un ! Ils recomptent : il ne manque plus personne ! Une troisième fois pour être plus sûrs : il manque deux prisonniers ! Sentinelles, gefreiters et sous-off, s'affolent comptent et recomptent et finalement téléphonent à Münch qui arrive en tempêtant. Il ne peut pas non plus trouver le nombre voulu et envoie tous les prisonniers rejoindre leur baraque. Cette fois, appel nominatif. Les gardiens sont obligés de se rendre à l'évidence : FOSSATI est absent.

Fureur indescriptible. La joie des K.G. leur fait oublier fatigue et froid. « Vite, les chiens ! » Une dizaine de sentinelles avec quatre chiens essaient de prendre la piste... deux heures après le fugitif !

Le lendemain, Münch annonce que FOSSATI a été grièvement blessé. Les prisonniers sourient ! Deux mois après, une carte de Marseille nous annonce que « le voyage de noces a été splendide ». Les sentinelles n'ont pu comprendre pourquoi, ce soir-là, il y avait tant de rires et de chants dans les baraques.

La nuit est particulièrement froide. La bise passe à travers les planches disjointes. Maint prisonniers, ne pouvant dormir, rêvent d'un bon jour de repos à l'infirmerie. Et le matin, au rassemblement, vingt-cinq K.G. s'alignent à la suite des kommandos de travail. Münch arrive : « Was ? » Klein annonce « Kranke. — Wie viel ? — Funfundzwanzig (25). » DANCHEZ montre les furoncles qui couvrent nombre de ces hommes, tous d'ailleurs ont des coliques (la soupe aux rutabagas est particulièrement aigre ces temps-ci).

Le Feldwebel ne veut rien savoir. Il va-et-vient en hurlant devant les candidats à l'infirmerie, puis soudain s'arrête, en souriant :

— A droite ! En avant !

La petite colonne obéit et, arrivée à hauteur du poste où attendent les sentinelles, Münch, triomphant, clame : « Waldkommando ! »

Et voici ces vingt-cinq hommes, la plupart en sabots, qui partent travailler en forêt, à 5 kilomètres, avec leurs furoncles et leurs coliques.

A la Strafkompagnie, chaque matin, les « disciplinaires » étaient répartis entre différents kommandos : carrière, route, forêt, et aux divers usages du camp. Aussi était-ce la grande défense pour essayer de se faire affecter dans celui de sa préférence : en général le plus léger. C'est ainsi que, las de casser des pierres sur l'une des interminables routes du camp, nous eûmes un certain matin, un camarade et moi, l'audace de nous qualifier électriciens. Malgré quelques péripéties, nous eûmes la chance de conserver notre « planque » jusqu'à la fin de notre punition. Nous fûmes ainsi à la disposition d'un des rares ouvriers civils employés au camp militaire et chargés de l'aménagement ou de l'entretien du camp. Du matin au soir, nous déambulions dans le camp : baraquements militaires, autres « Lagers » (camps)

et même au « Krankenhaus » (hôpital) partout où l'on réclamait l'intervention des électriciens.

C'est à la faveur de ces nombreux déplacements qu'il m'a été donné d'assister à quelques spectacles qui m'ont pour le moins douloureusement frappé.

Un matin, nous fûmes appelés à rétablir une ligne, arrachée par la bourrasque dans le « Camp russe ». Il y avait, en effet, à Heuberg, d'autres « Lagers ».

Ces prisonniers russes étaient pour la plupart des adolescents et je dois à un emploi « d'isolé » de les avoir approchés quelque peu. Leur vue seule témoignait d'un rude esclavage. Leur état physique était voisin de celui régnant chez les malheureux déportés des camps de concentration.

Leurs colonnes ressemblaient plutôt à un troupeau : véritable bétail humain mené sans pitié par des vrais gardes-chiourme qui, outre leur fusil, étaient toujours armés d'une « schlague » (badine) dont ils n'épargnaient pas l'usage !

Leur nourriture était à la même échelle et ne les sustentait guère. Avec un tel traitement, ils ne tenaient debout que par miracle, étant chaussés par ailleurs de lourds et démesurés sabots de bois.

Aussi n'était-il pas rare de les voir s'écrouler littéralement. Roués de coups, ils se relevaient parfois. Il se trouvait aussi que cette loque humaine restait presque sans vie sur le sol. Alors, un gardien le faisait remonter au camp et, pour ce, le faisait coucher dans une brouette. Un de ses camarades (guère plus solide) était sommé de le rouler alors que deux autres de ses compatriotes tenaient chacun un bras du malheureux « écroulé ». Cahin-caha on le ramenait ainsi jusqu'au « Lager », la tête frottant parfois sur la roue de la brouette ; quel triste spectacle et combien de fois journalier.

Nous étions (l'électricien et moi) dans le poste de garde, où quelques gardiens se reposaient, allongés sur leur lit, lorsque entra en trombe un autre « Wachmann » les bras embarrassés d'un énorme fagot de « badines ». A son rugissement, ses collègues étaient déjà sur pied, cherchant dans le tas la « schlague » qui leur tenait le mieux en main. Tous

manifestaient alors une joie bruyante. Je fus écœuré. Mais qu'était-ce à côté de ce que je devais voir quelques jours plus tard...

Nous nous trouvions au « Krankenhaus » et bien que ne connaissant pas les habitudes du lieu, nous devinions quelque chose d'insolite. Me trouvant dans les galetas, ma surprise fut grande de voir de nombreux employés monter à un petit observatoire surmontant légèrement la faite de la toiture. Tentant d'y accéder à mon tour, je fus repoussé, ce qui ne fit qu'exciter ma curiosité. Avisant alors un œil-de-bœuf d'où je pourrais avoir une vue générale du camp, je m'y postai. Les employés allemands, d'ailleurs fort préoccupés, continuant à chuchoter, me négligèrent totalement. Je pus donc observer tout à ma guise.

Cette même agitation semblait aussi régner dans le camp, où de nombreux soldats casqués et en armes se groupaient, prêts à un éventuel exercice.

J'ouvre ici une parenthèse.

Au cours des précédentes journées, j'avais pu remarquer que trois malheureux détenus, les mains attachées derrière le dos, étaient contraints de faire la « promenade » journalière et réglementaire. Pas moins de quatre gardiens étaient mobilisés à cet effet. Et chacun de se poster à chaque angle du pénitencier. La schlague à la main, ils se chargeaient alors de faire marcher, courir, tomber et aussi se relever ces trois malheureux. Des jours et des jours, je vis faire ce terrible manège. Personne n'a jamais su la cause exacte de leur emprisonnement si ce n'est qu'« on » les accusait de meurtre.

Aussi, ce jour-là, le remue-ménage était-il grand du côté du pénitencier.

Détournant mon attention, ma vue fut alors attirée par une masse mouvante : c'était toute la « colonne russe » que l'on menait, bien escortée, vers un lieu qui se précisa bientôt. Sur un tertre, à peine éloigné des baraquements, je vis fichées en terre trois énormes potences. C'était donc là que l'on menait « réfléchir » les autres !

Leur longue colonne arriva bientôt sur ces lieux macabres. Durant ce temps, tous les sodats que j'avais aperçus auparavant avaient été disposés à

moins de 50 mètres les uns des autres, sur une énorme ligne circulaire. A ces précautions exagérées s'ajoutaient encore deux sous-officiers montés sur de fringantes montures. Craignait-on une rébellion ? Les pauvres en eussent été bien incapables !

Leur colonne, donc, arrivée au pied de l'échafaud, se transforma en une longue, très longue file. Et, de crainte qu'ils n'imaginassent d'une façon très irréaliste ce supplice, on les fit passer un à un devant ce gibet ; après quoi, ils furent regroupés en différentes formations, face au lieu d'exécution.

J'étais un regard vers les prisons, j'y aperçus un camion dans lequel on fit monter les trois condamnés.

A peine montés, et sous bonne escorte, les trois malheureux se virent offrir la « dernière cigarette ». Le voyage fut de courte durée et, aussitôt descendus, on les fit rapidement monter sur une étroite plateforme.

L'agitation, chez les Allemands, paraissait extrême, qu'ils fussent de faction ou qu'ils vinsent en curieux. Je vis même une femme y courir avec, dans les bras, un enfant de moins de quatre ans !

Dans ce court laps de temps, trois autres Russes avaient été mandés sur place. Après une minutieuse vérification des cordes, les condamnés durent grimper, chacun, sur un escabeau ; des soldats allemands leur passèrent le nœud au cou. Et c'est alors que les trois derniers arrivés durent renverser les escabeaux, faisant ainsi le vide sous les pieds de leur infortunés camarades.

Et, tandis que ces trois corps se balançaient, toute la « colonne russe » dut défilé devant les potences.

Mais tout à une fin, même les pires choses. La « Strafkompagnie » a disparue. Plus vivace que les mauvais souvenirs, subsiste au cœur des anciens d'Heuberg l'amitié vraiment fraternelle qui s'est forgée là-haut, dans la misère.

(Histoires du Temps Perdu.)

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami René CHATEAU, 33, avenue du Général-de-Gaulle, 92250 La Garenne-Colombes, nous écrit :

« ... Je remercie le Comité Directeur de ses bons vœux pour 1980 et adresse également les miens pour tous ceux qui se dévouent à maintenir cette Amicale, ainsi que pour leur famille.

« Tous mes bons vœux également à la grande famille de tous nos camarades, en particulier à ceux de Tailfingen, SICRE, entre autres, qui a bien voulu se rappeler de moi dans un dernier « Lien » ; j'aurais aimé le revoir, mais Mazamet est bien loin et je ne vais jamais dans ce secteur. Peut-être lui viendrait-il un jour à Paris et j'aurai plaisir à le revoir. Certes, on se retrouvera chacun un peu vieilli trente-huit ans... après.

« Enfin il faut tenir le coup et surtout souhaiter qu'une autre guerre ne se présente plus jamais... mais les hommes ne sont pas toujours sages !... Et, hélas ! beaucoup ne savent pas ce que c'est !

« J'ai retrouvé des amis, anciens de Balingen, Fromern, etc., qui, comme moi, avaient été mutés au VA à Fuerbach (banlieue de Stuttgart). L'ami CHAINE dont je suis le parrain de sa fille, où je vais en vacances chez lui à Saint-Raphaël chaque année et dont je m'occupe un peu de sa mère (quatre-vingt-dix ans) à Paris.

« Egalement dans le Midi, avec CHAINE, nous retrouvons SPIRAL, notre homme de confiance, que vous connaissez bien. Nous sommes heureux de nous retrouver à Saint-Raphaël.

« Hélas ! du VB, et en particulier de Tailfingen, pratiquement personne et je le regrette.

« Il y a bien LARRIEU, mais il ne tient pas à venir aux repas de l'Amicale où j'espère venir bientôt... »

Merci à l'ami CHATEAU de ses bons vœux, en espérant que son appel pour les Anciens de Tailfingen sera entendu et que nous aurons le plaisir de le rencontrer à un prochain jeudi. Merci pour notre C.S. (Caisse de Secours).

Notre ami André MERCIER, Saint-Gilles-le-Bourg, 50000 Saint-Lô, nous demande s'il existe un journal concernant le Stalag XC où il a passé les cinq ans de captivité dans les kommandos situés en Osfriesland, à Wittmund, Esens, et les deux dernières années à Neuharlingersiel, petit port de pêche sur la Mer du Nord. Il est retourné dans cette région en 1977 avec sa femme et ils ont été très bien reçus.

Encore un ami qui ignorait l'existence de notre Amicale. Nous lui avons fait parvenir quelques exemplaires de notre « Lien » pour bien lui montrer qu'il existe un journal du XC et que nous serions heureux de le compter parmi notre grande famille XABC.

Notre ami Paul DUCLOUX, place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux, au cours d'une de ses nombreuses visites au Centre Médical, a obtenu des nouvelles de Lucien DIOT qui fut son camarade de misère pendant une dizaine de mois. L'état de santé de Lucien DIOT nécessite des soins constants, et l'ami Paul espère que, avec ces derniers, l'ami DIOT franchira avec succès cette passe difficile. Tous nos vœux l'accompagnent. Ceux qui l'ont connu au kommando 470 peuvent lui témoigner leur amitié en écrivant à l'adresse suivante : Lucien DIOT, 23, boulevard Aliende, appartement 2072, 91100 Corbeil-Essonnes.

Le nécessaire a été fait pour « Le Lien ». Tous nos vœux à l'ami Paul et à Madame.

A l'intention de M^{me} CHEVALLIER G., 73, rue Mauljean, 52130 Wassy, nous adressons à votre mari tous nos vœux de meilleure santé. Le Journal « Le Lien » lui sera adressé comme auparavant. L'abonnement est pris en compte par notre Caisse de Secours.

Notre ami D. COUDOUIN, 33560 Carbon-Blanc, est très heureux de son pèlerinage à Lourdes où il était accom-

pagné de l'ami Yves DAUREL. Rencontrés à Lourdes, les amis LAGUERRE et l'abbé MULLER. Merci pour notre C.S.

Notre ami Louis BONHOMME, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises, souhaite à tous une bonne et heureuse année 1980. Merci pour notre C.S.

Merci à l'ami H. CAYREL, 23, boulevard de La Chapelle, 75010 Paris, pour ses bons vœux pour 1980 et pour notre C.S.

Merci également à l'ami A. REIDEL, 43, avenue E-Reyer, 75014 Paris, pour ses bons vœux pour l'an nouveau et pour notre C.S.

Nos amis Pierre DANÉY et Madame, 59, rue Emile-Guichené, 64000 Pau, vous adressent les meilleurs vœux pour l'année nouvelle et un salut fraternel à tous les membres du Comité.

Notre ami Roger BRETON, 19, lotissement communal, Armissan, 11110 Courson, nous annonce qu'il a été, cette année, grand-père pour la septième fois : un petit-fils chez sa fille. (Tous nos compliments aux parents et grands-parents et longue vie et prospérité au petit bébé — H.P.) Il a eu le plaisir de retrouver un camarade devant le stand du XABC, à Lourdes. Merci pour notre C.S.

Notre ami Roger KLEISLER, 22, rue Brochant, 75017 Paris, envoie ses bons vœux et ses amitiés à tous. Merci pour notre C.S.

Notre ami Raymond MILLON, 11, rue d'Orléans, 92200 Neuilly, nous écrit :

« A l'heure de la retraite, c'est avec un peu de regret que je ne trouve aucun des noms connus dans le journal... heureusement, par l'Amicale belge, j'en ai de nos amis de là-bas. Merci des vœux. Bien sûr, je souhaite à tous une nouvelle année heureuse... et à l'an prochain pour transmettre des vœux pour une nouvelle année... »

Espérons que les Anciens de Wangen, Stalag VB, donneront signe de vie et, en même temps, satisfaction à l'ami MILLON, matricule 1301, que nous remercions pour notre C.S.

Notre ami Henri FISSE, allée du Docteur-Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde, nous écrit :

« Par pli recommandé, je vous envoie en toute modestie un de mes tableaux (mon violon d'Ingres). J'ai pensé que cette huile pourrait, si le Bureau est d'accord (mais oui, mon cher FISSE, le Bureau est enchanté de ton initiative et t'en remercie sincèrement — H.P.) s'ajouter aux différents lots que vous attribuez aux numéros gagnants des bons de soutien.

« Comme chaque année, je vous adresse mes meilleurs vœux de santé avec mes félicitations et encouragements pour que vous puissiez continuer à œuvrer pour que « vive notre Amicale ».

« Mes bons souvenirs à tous les Anciens de Sandbostel, Nienburg-sur-Weser et les vieux copains du kommando 692. Mon fraternel souvenir à Lucien FOURCASSIES et à sa gentille épouse.

« A tous mon amitié et bonne année 1980. »

Encore merci à l'ami FISSE pour son tableau et pour son concours pour notre C.S.

Notre ami J. VOISART, 7, square des Platanes, 59100 Roubaix, nous écrit :

« Merci pour vos vœux... Je vous envoie les miens en retour en vous félicitant pour le travail et le dévouement dont vous faites preuve.

« Aussi, pour ne pas embêter le Trésorier, je m'empresse de vous envoyer ma cotisation en souhaitant que tous les camarades en fassent autant, je veux dire aussi rapidement. J'arrondis la somme, cela couvrira quel-

ques frais. Aussi, félicitations pour le journal si bien construit et qui me parvient régulièrement.

« Je vous souhaite, au Président et à tous les dévoués, une santé de fer comme le moral. »

Merci pour notre C.S. et félicitations à l'ami VOISART pour sa diligence.

Notre ami Roger VIDAL, B.P. 167, 81306 Graulhet Cedex, nous écrit :

« Mis en cause par nos amis canadiens dans « Le Lien » n° 346 du mois d'octobre dernier, je me permets de leur répondre grâce à notre journal.

« J'étais à Lourdes lors du rassemblement, j'y ai passé six jours complets et il y avait réellement trop de monde pour y rencontrer des anciens amis de captivité. A mon avis, tout a été impeccable et, s'il y a eu certaines imperfections, il faut les mettre sur le très grand nombre qui a répondu présent.

« Lourdes ne pouvait pas les loger tous.

« Au plaisir de se revoir le 13 avril. »

Et voici la réponse de notre ami Roger à nos deux Canadiens de Vancouver :

« Mon cher Marcel, ma chère Simone,

« Je me souviens très bien de la discussion que nous avons eue le mardi 19 juin dernier sur le port de Calvi, vers les 10 heures du soir. Il était question de chambre à coucher obscure, de prise de courant pour lampe de secours. Nous ne devions pas être branchés sur la même longueur d'onde, car nous ne sommes pas arrivés à nous mettre d'accord. A mon humble avis, chacun le savait pertinemment, et si nous avons persisté, chacun dans notre idée, c'est parce que nous constatons que le groupe riait franchement et cela était le principal et non la différence entre le 110 et le 220.

« Le 13 avril, ce serait à Paris, et ce sera un grand plaisir pour moi de pouvoir vous y rencontrer.

« Deux jolis « poutous » à Simone et cordiale poignée de main à Marcel. »

Nos deux « boute en train » doivent être remerciés pour leur joyeuse activité lors du voyage en Corse. Et nous espérons que nos deux lascars : Roger et Marcel seront de nouveau le 13 avril à Paris, à la même table, le verre en main, sablant leur nouvelle rencontre sous l'œil attendri et complice de notre amie Simone.

Une lettre de notre ami Sulpice EDME, 3, rue d'En-Bas, Maurois, 59980 Bertry, nous dit :

« En réponse à ta lettre du 27 octobre, je viens te donner confirmation sur le nom du kommando de culture où je travaillais : c'était à Héchingen où nous étions une douzaine dans un petit village situé sur la route de Tubingen à Sigmaringen.

« Ci-joint une photo de notre kommando (voir cliché). »



(suite p. 6)

Courrier de l'Amicale (suite)

Une lettre de notre ami Yves LE BONNIEC, 1, allée des Sapins, Beg-ar-Land, 22300 Lannion où il est retiré depuis peu, nous demande de republier dans « Le Lien » l'adresse de la station estivale de P.G./Mer dirigée par notre ami BARELLI, ancien des X. Nous nous faisons un plaisir de la porter de nouveau à la connaissance de nos camarades P.G., surtout que tous ceux qui sont passés à P.G./Mer n'en font que des éloges et ne demandent qu'à y retourner... s'il y a encore de la place. Voici donc l'adresse : P.G./Mer, La Bergerie-la-Capote, 83400 Hyères (Tél. (94) 66-22-85).

Une lettre bien émouvante de notre amie M^{me} Berthe LAROCHE, Les Médès, 48600 Grandrieu :

« C'est avec beaucoup d'amitié que je reçois votre journal. C'est vraiment un lien entre nous pour le bon et aussi pour le pire.

« Je vous fais part, à votre Amicale, du décès de mon cher époux Urbain LAROCHE, à l'âge de soixante-cinq ans, à la suite de la terrible maladie tant redoutée. Je n'ai pas pu, vu ma grande peine, vous le signaler avant. Il est parti pour l'éternité le 17 juillet 1978, après quelques mois d'atroces souffrances. Je vous remercie, en tant que veuve de prisonnier, de recevoir votre « Lien... »

Le Comité directeur et la Rédaction du « Lien » adressent à M^{me} LAROCHE et à sa famille leurs sincères condoléances. C'est avec tristesse que nous voyons partir de nos rangs des compagnons de nos années captives. Comme par le passé, vous continuerez, chère amie, à recevoir notre « Lien », pris en compte par la Caisse de Secours.

Une autre veuve de prisonnier nous écrit. C'est M^{me} Pierre CHAZALLET, 10, avenue Maréchal-de-Saxe, 69006 Lyon, qui nous dit :

« Tout d'abord je vous remercie de recevoir « Le Lien » qui est très intéressant. Je me permets et je suis tout de même un peu confuse, ayant lu tous les noms de tous ces amis qui viennent grossir les rangs, j'ai été inscrite avec les XABC au lieu du VB où était mon mari.

« Cela me gêne tout de même de vous écrire cela, recevant déjà le journal gratuitement, ce dont je vous remercie beaucoup.

« Hier, nous avions une réunion de P.G. du sixième arrondissement de Lyon. Il s'est trouvé un prisonnier qui reçoit également « Le Lien » et qui me dit qu'il ne savait pas que Pierre était au Stalag X. C'est de là qu'il me dit de vous le signaler.

« Recevez, Messieurs, toute ma sympathie en tant que veuve de P.G. »

Merci de votre lettre chère amie. En effet, nous avons constaté que quelques erreurs s'étaient glissées dans nos listes et vous avez bien fait de nous adresser un rectificatif. Car bien que nous fassions partie tous de la même Amicale, il est certain qu'un camarade du VB va rechercher dans la liste du VB s'il retrouve un ancien copain de captivité. Il en est de même pour nos copains des X. Aussi, nous nous excusons de ces petites erreurs dues sans doute à un mauvais classement.

Notre ami Roger COLLIN, Hortes, 52600 Chalindrey, ancien des X, adresse à tous les camarades de l'Amicale ainsi qu'au Comité directeur ses meilleurs vœux pour la nouvelle année. Merci à l'ami Roger de ses bons vœux et nous espérons que sa santé s'est complètement raffermie et que nous aurons le plaisir de le voir prochainement à nos bureaux. Avec nos meilleurs vœux pour lui et sa famille.

Notre ami Bernard ROBERT, 15 P, rue Tristan-Bernard, 25000 Besançon, adresse ses vœux les plus sincères pour 1980 à tous les Anciens K.G. et en particulier à ceux du kommando 604 du Stalag XB. Merci pour notre C.S.

Notre ami François CASTELLS, Montlegun, 11000 Carcassonne, nous écrit :

« Veuillez recevoir mes meilleurs vœux de santé et de bonheur. A notre âge, on commence à sentir le poids des ans, et surtout les effets de ces cinq longues années passées derrière les barbelés.

« Je suis heureux de recevoir « Le Lien », bien que, n'ayant pas eu encore des nouvelles d'aucun de mes copains, les récits et histoires vraies me retrempe dans l'ambiance... » Merci pour notre C.S.

Notre ami Jean SERAY, 1, route de Nanteuil, 77730 Méry-sur-Marne, souhaite à tous une bonne et heu-

reuse année 1980, ainsi qu'à tous ceux du kommando de Shramberg. Il espère qu'il y aura une table Shramberg au prochain banquet, avec le plus grand nombre de convives.

Merci, mon cher Jean, pour notre C.S. Meilleurs vœux à tous deux.

Notre ami l'abbé Pierre CHAMBRILLON, aumônier, 5, boulevard du 14-Juillet, 10000 Troyes, n'oublie pas ses chers camarades et adresse ses félicitations à ceux qui se dévouent pour la vie de l'Amicale. Merci pour notre C.S.

Notre ami Jacques FORT, 10, rue Emile-Ducloix, 75015 Paris, adresse ses vœux les plus sincères pour notre Amicale. Merci pour notre C.S.

Notre ami Adrien LACROIX, rue Pierre-Bonnard, 38690 Le Grand-Lemps, nous écrit :

« ...pour vous remercier de l'envoi du « Lien », chaque mois, que je trouve très bien fait et que je lis avec beaucoup d'intérêt.

« Un Ancien P.G. aime toujours lire une petite histoire vraie de ce que les camarades ont pu avoir au cours de cette si longue période de leur vie et qu'eux seuls peuvent vraiment comprendre.

« J'aurais un petit détail technique à vous signaler au sujet de l'envoi du « Lien ».

« Le point de colle que vous mettez à l'intérieur de la bande pour éviter que celle-ci glisse au cours du transport, à mon avis, devrait être placé sur le côté du titre du journal, car, à chaque fois, en retirant la bande, il y a déchirure, ou effacement sur plusieurs lignes et en général au milieu d'un article, ce qui rend difficile sa lecture.

« Peut-être ne verriez-vous aucun inconvénient à placer le point de colle du côté du titre, ce qui ne gênerait rien la lecture. Excusez-moi de vous avoir donné mon point de vue, mais qui pourrait, peut-être, être apprécié par d'autres camarades... »

Nous remercions notre ami LACROIX de nous avoir signalé cette anomalie et nous allons faire le nécessaire auprès du routeur afin que cet inconvénient soit supprimé. Car « Le Lien » doit être lu sans sauter une ligne... Merci.

Notre ami Charles WENGER, retraité des P.T.T., 67140 Barr, nous donne de ses nouvelles. L'ancien aumônier protestant du VB était, lui aussi, à Lourdes et il nous donne ses impressions sur le rassemblement-pèlerinage :

« Je n'ai pas encore écrit au « Lien » depuis Lourdes, ma santé me coïncant une fois de plus. Mais j'ai été heureux d'y avoir retrouvé, outre le Bureau et ses fidèles, quelques amis pas revus depuis 1945 : l'abbé MULLER, toujours aussi frais ; la trompette d'or Béber BUISSON ; et d'autres plus près : l'abbé PETIT, NEVEUX, ARNOUX, etc., etc... Que de souvenirs à évoquer dans une prairie détrempeée, on se serait cru à Heuberg, et pas dans le Midi ! Nous fûmes, à un moment, trois gardiens de but ensemble, mais moins disposés à plonger qu' alors ! Nous fûmes aussi plusieurs aumôniers à se revoir, dont je fus le seul « hérétique », mais si fraternellement (dixit MULLER). Et dimanche après-midi ROSE a été aussi heureux que moi d'avoir réuni le culte protestant, au moment même de la messe solennelle, et tout à côté. Ce fut un événement réussi où la France entière était représentée, de Lille à Marseille, de l'Est au Poitou et de la Drôme aux Cévennes et Bordeaux.

« Oui, ce rassemblement fut une réussite, si l'organisation matérielle ne le fut pas partout. J'en sais quelque chose puisque j'étais aussi responsable du train de Strasbourg qui amena un millier de P.G. à Lourdes en ramassant par Belfort, Besançon et Dole. Mais les bons souvenirs restent et il y a beaucoup de positif là-dedans... »

« Et maintenant il me reste à présenter à tous les dévoués du Bureau et à tous les Anciens du VB mes meilleurs vœux de nouvelle année et bon courage pour 1980.

« Faisant partie maintenant de la « Secte des Retraités », j'espère profiter, si la santé le permet, de ma nouvelle liberté... »

Espérons donc nous revoir le 13 avril prochain, mon vieux Charles, à Paris.

Nos amis canadiens, fidèles amicalistes, nous écrivent de Vancouver (Canada) :

« Bonjour à tous. De la côte du Pacifique, je vous salue tous bien fort et amitiés P.G. de Marcel et Simone.

« Joyeux Noël et souhaits sincères pour une année nouvelle remplie de bonheur.

« A tous les Anciens P.G. du VB et des XABC, avec une bonne santé pour tous et de se retrouver le 13 avril 1980 à Paris, pour le trente-cinquième anniversaire de la libération de beaucoup d'entre vous. Je serai là, avec Simone. Une table pour les participants du Congrès et séjour en Corse. — Marcel et Simone BERNARD. »

Vous avez tenu votre promesse, chers amis, Marcel et Simone, faites le jour de notre séparation à Bastia. Nous serons tous heureux de vous revoir et nous vous adressons, de France, nos meilleurs vœux de bonheur et de santé pour 1980, en attendant de vous embrasser, le 13 avril, à Paris.

Une communication téléphonique de M^{me} LECA, de Bastia, qui nous donne de ses nouvelles et nous reproche, ayant été à Patrimonio, pour l'inauguration du Monument aux Morts de cette charmante localité corse, de ne pas être allé lui rendre visite, habitant à deux kilomètres de Patrimonio. Il est vrai que cinquante-trois personnes qui débarquent chez vous, comme ça, un dimanche, ça vous meuble tout de suite un salon, même une salle à manger ! La toute charmante et dévouée M^{me} LECA nous assure que sa maison est assez grande pour contenir tout notre joli monde, mais quand même... !!! L'ami Marcel qui n'a pu, pour raisons de santé, participer au Congrès de Bastia 1979 aurait été heureux de nous recevoir. Et nous, nous aurions été heureux de revoir nos deux grands amis... Ce sera pour une autre fois, chers amis fidèles. Recevez, avec mon amical souvenir et celui de mon épouse, nos meilleurs vœux de santé et de bonheur pour 1980. Je vous embrasse.

Carnet Rose

Notre ami M. MARCHAL, 123, avenue du Cor-de-Chasse, 1170 Bruxelles, a la joie de nous annoncer la naissance de son premier petit-fils Laurent, survenue le 28 novembre 1979.

Toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents et longue vie et prospérité au petit Laurent.

Carnet Noir

C'est avec beaucoup de peine que nous apprenons les décès de nos amis :

— Jean COMMES, H.L.M. du Champ-de-Mars, Bâtiment 7, n° 356, 66000 Perpignan, survenu le 1^{er} mai 1979.

— Georges PAINS, Bour-le-Désert, 50620 Saint-Jean-de-Daye, survenu le 29 juin 1979.

— Georges MONNIER (ancien des XA et XB), Le Bourg-Vritz, 49440 Candé, survenu le 5 août 1979.

— Charles CARTERET, 69800 Saint-Priest (Rhône), survenu le 7 juin 1979.

— Marcel MAGNAN (ancien du XB), 8, avenue de Bourgogne, 78450 Villepreux.

— Pierre GALLIZIA (ancien du XABC), 6, rue Félix-Poulat, 38000 Grenoble, survenu le 7 janvier 1978.

— M^{me} M. CHARLIER, 9, allée des Hêtres, 93340 Le Raincy, survenu fin septembre 1978.

— Emile DANGE, Hannogne-Saint-Rémy, 08220 Chaumont-Porcien, survenu en février 1979.

— André PECHEUX (ancien du XA), Harsigny, 02140 Ver vins.

— Robert PILLON (ancien du XB, Sandbostel), 71, rue du Général-Leclerc, 60250 Mouy, survenu le 11 novembre 1979.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité directeur de l'Amicale et « Le Lien » présentent leurs sincères condoléances.

Nos fidèles amis de Poitiers, Maurice MARTIN, le sympathique animateur du kommando 604, et Madame, ont la douleur de faire part à leurs amis du décès de leur frère et beau-frère Georges FOURNIER, survenu le 7 décembre 1979, à l'âge de 80 ans.

A nos chers amis dans la peine, à la famille de nos amis BLONDEAU, à toute la famille, le Comité directeur adresse ses sincères condoléances. Je me permets d'adresser personnellement à nos amis MARTIN et BLONDEAU, au nom de notre amitié et au nom du « Lien », les condoléances attristées de la famille PERRON.

REMEMBER... (Souvenir...)

M. PENCREACH, de Bergerac, a fait revivre de belle manière le magnifique voyage des Anciens P.G., en Angleterre.

Les mois passent... C'était en juillet 1978.

Des cieux plus cléments nous ont accueillis cette année en Italie du Nord.

Mais tous les participants conservent cependant toujours un excellent souvenir de la belle et immense cité londonienne.

L'organisateur — auteur de ces lignes — a lui aussi été sous le charme de notre distinguée Guide Thérèse ORDA ; Londres n'avait pas de secret pour elle. Notre sympathique « Loulou » a suivi docilement ses indications et sans encombre nous a conduits dans les passages les plus difficiles !...

Cette grande dame conserve un bon souvenir de son sympathique groupe d'enfants prisonniers de guerre ; la preuve évidente est la suivante ; elle fera certainement plaisir à tous. A l'occasion des fêtes de fin d'année, je viens de recevoir une charmante carte représentant la Sainte Famille, avec les lignes que je reproduis fidèlement :

« ... A l'occasion des fêtes de Noël et de la nouvelle année, je me permets de vous présenter, ainsi qu'à

tous vos compagnons Anciens Combattants, mes vœux les plus sincères de bonheur, de santé, de réussite de toute entreprise et la réalisation de tous vos désirs. Je suis bien contente que le voyage en Italie a réussi. Où allez-vous cette année 1980 ? Très affectueusement, votre amie de Londres. »

N'est-ce pas beau tout cela.

Naturellement, le message de retour apportera à notre amie Thérèse l'amitié de tous les participants.

Elle savait, grâce à une carte envoyée de Venise, que tout allait bien en Italie ; elle saura que 1980 nous retrouvera tous en forme pour revoir Sandbostel (trente-cinquième anniversaire de notre libération) et poursuivre notre périple jusqu'à Copenhague...

Merci Thérèse, avec votre appui et vos prières, tout doit bien aller. Les cinq voyages : Sandbostel (deux fois, la seconde par Hollande, Belgique et Luxembourg), Forêt Noire, Munich, Angleterre, Italie du Nord ont été faits sans encombre... pourquoi pas le sixième.

Rendez-vous est pris pour la deuxième quinzaine de juillet.

Paul DUCLOUX,
24593 XB.

DEMANDE D'EMPLOI

Ancien militaire de l'Armée De Lattre de Tassigny, justifiant de plus de vingt ans à la comptabilité puis au service des achats d'une importante Société de Pétrole, cherche emploi à mi-temps dans le quartier Gare de l'Est.

S'adresser à Michel BROT, 50 bis, rue Violet, 75015 Paris.

**CHAMPAGNE
R. BERTIN**

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant
Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

MATHUSALEM

En juin 1940, dans l'immense cohorte de prisonniers qui défila dans les camps allemands, rares étaient les hommes de plus de cinquante ans.

Le Stalag VB, lui, a compté dans son effectif un K. G. qui frisait la soixantaine.

Ceux qui ne l'ont pas connu se demanderont comment un homme de cet âge pouvait être parmi nous. Et pourtant sa capture par les Allemands fut bien simple.

Notre homme, un citoyen conscient et organisé, jouissait, aux environs de N..., d'une petite retraite que lui procuraient vingt années de bons et loyaux services dans les rangs de l'armée française et le grade d'adjudant-chef. En plus, pour récompenser ce serviteur d'élite, l'Etat lui avait octroyé un poste de gardien pompiste dans un dépôt militaire de carburant jouxtant la ligne Maginot. Dans sa coquette maison, sous l'œil attendri de sa femme et la vénération de ses enfants et petits-enfants, il pointait avec une conscience de sergent fourrier les tonnes d'essence qui transitaient au dépôt.

De temps en temps, une voiture ornée d'un fanion s'arrêtait devant la pompe et, au garde-à-vous dans son « bleu » tout rutilant, l'ancien adjudant demandait d'une voix tonnante :

« Combien de litres, mon Général ? »

Bref, c'était la belle vie.

Mais, un jour, du côté de l'Est, l'horizon s'obscurcit. Ce fut la guerre. D'abord la drôle, ensuite la vraie. Et notre gardien vit passer devant sa porte des autos et des autos à en avoir le « tourmis » et qui toutes prenaient la route de Bordeaux à croire que l'on s'attendait à un débarquement allemand sur la côte d'Emeraude. Mais pas une d'entre elles ne s'arrêtait. Notre brave pompiste n'était pas loin de deviner que le débarquement était imminent et que l'Etat-Major, comme il se doit, allait de l'avant pour jeter les bases d'une résistance invincible. Parfois un camion plein de troupes stoppait devant la pompe et le conducteur, impérativement, demandait de l'essence.

— Vous avez un bon ? réclamait le pompiste.

— C'est bien le moment de réclamer un bon ! Tu la garde pour les Boches ton essence ! Tu parles d'une bille de « clown » !

Toute sa moelle de patriote en tremblait. Garder de l'essence pour les Boches, non mais ! Alors que, là-bas, à six kilomètres devant sa maison, les tourelles de la ligne Maginot bravaient le ciel de leurs 420. Mais notre homme restait stoïque, regrettant le temps où il aurait collé « quatre pains en moins d'eux ! » aux énergumènes. Une fois, il faillit se faire casser la figure. A un conducteur d'une camionnette, bourrée jusqu'à la gueule, il osa demander :

« Alors les gars ! vous allez les recevoir ? »

Une bordée d'injures fut la seule réponse et, si ce n'eût été l'envie pressante de faire de la route qui torturait les habitants de la camionnette, notre pompiste aurait passé un fort mauvais quart d'heure.

Après les autos, les camions, les voiturettes, les bicyclettes, passa la piétaille ! Un joli désordre ! C'était honteux à voir. Il ne comprenait pas, dans sa candeur naïve, que les officiers fussent passés les premiers et que les soldats trainassent à l'arrière sans commandement apparent. Et des soldats dans quel état : sans fusil, sans sac, sans casque. Un véritable troupeau ! Que voulait dire cette débandade ?

Ecœuré, notre pompiste s'était enfermé dans sa maison, tous volets tirés, pour ne pas voir ce spectacle.

Puis un jour, il n'y eut plus rien sur la grande route. Une journée se passa sans qu'il vit âme qui vive. Inquiet de ce silence, le soir, il sortit sur le seuil de sa porte et ce que son regard aperçut lui « retourna les sangs » : à deux cents mètres du dépôt, un détachement motorisé était arrêté ; des hommes en vert étudiaient la carte de la région.

« Ah ! ben m..., des Boches ! Ah ça, alors ! par où sont-ils passé ? Et moi qu'est-ce que je vais foutre ? »

Mais la décision étant la force principale de l'armée pompiste, notre gardien fit un demi tour impeccable et se précipita dans sa maison, en criant : « Vite, mon uniforme ! » Et, en deux temps, il endossa la seule tenue qui lui restait, la « tenue fantoche » qui mijotait dans un bouillon de naphthaline depuis le 14 juillet précédent. Ainsi l'ennemi pouvait se présenter, l'armée française était prête à le recevoir.

Et, quand à la porte du dépôt la sonnette d'appel jeta un « drelin » impératif, il se lança à toute allure vers l'entrée principale et l'ouvrit toute grande à l'invasion.

A l'Allemand éberlué d'avoir devant lui un soldat français, il se présenta en claquant les talons : « Adjudant-chef X..., chef du dépôt ».

Vissant son monocle dans l'orbite droite, l'Allemand scruta le fossile quaternaire qui lui faisait face, rendit le salut et, se retournant vers un groupe d'hommes, mitraillette au poing : « So ! zwei Stucken »...

Et l'adjudant-chef fut emballé...

Son arrivée à Villingen, un mois après, fut un événement. Tout le monde voulait voir ce phénomène qui avait été capturé une minute après avoir revêtu l'uniforme et qui ne comptait pas à l'effectif de l'armée française.

Il avait, le pauvre homme, perdu toute sa superbe. Il allait de groupe en groupe en questionnant : « Croyez-vous qu'ils peuvent me garder encore longtemps ? Car, après tout, je ne suis pas mobilisable ! A mon âge, vous pensez ! »

Il aurait pu être le grand-père de ceux qu'il questionnait. Quelque-uns, touchés par son désarroi, le rassuraient. D'autres, les plus nombreux, qui étaient au courant des circonstances de sa capture, brosaient à grands traits les affres d'une captivité longue et pénible sans se douter, les malheureux, qu'ils n'étaient pas loin de la vérité.

Pendant le transport de France à Villingen, l'adjudant-chef hors-cadre s'était fait un ami le sergent Maljette, un brice gars du Quercy, pince-sans-rire inimitable, à la moustache conquérante. Maljette ne cessait de dire à son pitoyable compagnon : « Si tu connais un plus andouille que toi (il employait même un mot plus bref), va tout de suite l'occire afin de rester le roi. Ah ! t'es pas près de revoir ta pauvre vieille, pauvre ballot ! » Et l'ancien pompiste pleurait à chaudes larmes.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Toute la journée, il errait dans le camp comme une âme en peine. Il était la providence des morfaloux qui venaient l'aider sans pitié à manger sa pauvre ration. Tous les après-midi, il allait à la Kommandantur. On ne voyait plus que sa maigre silhouette dans les bureaux. Il contait aux Allemands son désespoir : « Sa pauvre vieille devait le croire fusillé ! Elle l'avait vu partir de la maison, traverser la cour, ouvrir la porte, sortir et... plus personne depuis deux mois. Avec ça, les lettres ne partaient pas. Tout s'en mêlait ! » Les Allemands le renvoyaient en lui disant pour le calmer : « Bientôt partir Frankreich ».

Des prisonniers le guettaient à la sortie des bureaux pour savoir ce que disaient les Allemands sur la durée de sa captivité. Et l'adjudant-chef, tout heureux d'apporter la bonne nouvelle, criait dès le seuil de la porte : « On va partir en France, les gars, c'est du peu ». On l'acclamait. Certain soir, il fut porté en triomphe pour avoir annoncé que le départ était fixé au dimanche suivant. Pensez donc, on était le jeudi. Quelques-uns, sûrs du fait, allèrent préparer leurs paquets.

Mais, de jour en jour, le départ fut reporté et bientôt l'adjudant-chef fut considéré comme le roi des fumistes.

Lui-même ne croyait plus à l'envolée définitive et sa grande taille se courbait. On ne le distinguait plus des ramasseurs de mégots. Mais le coup de grâce lui fut donné par Maljette qui, un matin, au réveil, voyant son collègue se gratter, lui lança : « Dis donc, mon adjutant, je crois que t'as des poux ! Faudra envoyer tout ça à la vapeur ». Et dès l'après-midi le bel uniforme passa dans le ventre de la locomotive, alors que le pompiste, nu sous une couverture, grelottait au chaud soleil d'août.

Après deux mois de captivité, notre homme avait maigri de plus de 15 kilos. L'ennui le minait et surtout la peur de mourir en captivité. Il voyait ses forces décliner et rien que de le constater lui tordait les entrailles. Les « Abort » n'avaient pas de

plus fidèle client. Un jour, enfin, pris de pitié, le commandant du camp l'envoya à la Waldkazern à la visite du lieutenant-médecin Damazio. Le sympathique docteur dut entendre le Nième récit de la mésaventure du pompiste. Un bon d'hôpital en fut le résultat. L'ami Maljette, qui traînait une flemme dévorante, fut hospitalisé pour bronchite. Le médecin-chef, à l'époque le capitaine Merle, venait de faire deux acquisitions de choix, Maljette, à son arrivée, clamait dans tous les couloirs qu'il avait amené avec lui Mathusalem. Et ce surnom resta à l'adjudant.

Si Maljette loupait consciencieusement (sur les ordres du médecin-chef) les visites des docteurs allemands, il n'en était pas de même de Mathusalem. Lui, pas de danger qu'il manquât la contre-visite allemande ; il en aurait même redemandé. Aussi bien, dès qu'il voyait un Allemand pénétrer dans la salle N° 1, que ce fut le terrible Bouboule ou le gros et débonnaire Wintermantel, il se précipitait au-devant et lui faisait un compte rendu détaillé de sa nuit passée : d'après ses explications, il avait de l'urémie, du diabète, de la bronchite chronique, de la sciatique, des rhumatismes et même les fièvres qu'il avait contractées en 1919 au Liban. Bien entendu ! il avait repris ses visites au bureau allemand de l'hôpital. Le gros Wintermantel lui avait accordé une entrevue et tous les deux avaient pleuré sur les malheur du grand-père. Ce fut une bien belle manifestation de solidarité franco-allemande, Mathusalem en avait rapporté la certitude d'être D.U. Mais, tant que cette décision ne serait pas sanctionnée par un papier officiel, notre ancien pompiste n'arrêterait pas ses efforts. Il encombra le laboratoire de ses analyses d'urine et de ses prises de sang. Un matin, cependant, notre pauvre Mathusalem cru sa dernière heure venue. Maljette en était l'innocent responsable. La veille, l'adjudant-chef avait préparé sur sa table de chevet tous les éléments pour un prélèvement d'urine impeccable. Des cachets : le n° 1 pour faire dormir, le n° 2 pour calmer les douleurs, le n° 3 pour les maux de tête et le verre-éprovette qu'il avait astiqué et fourbi comme pour une revue de détail. Maljette, astucieusement, sur les conseils de l'infirmier, subtilisa le cachet n° 1 et le remplaça par un cachet qui avait la propriété de colorer l'urine d'une teinte sanguine.

Le lendemain matin, au réveil, Mathusalem se mit en fonction de recueillir le précieux liquide qu'il devait remettre au chimiste du laboratoire. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant déverser dans le verre-éprovette un liquide rouge sang.

Toute la salle n° 1 fut réveillée par le cri d'épouvante que lança l'adjudant. Tous, sauf Maljette qui depuis un moment guettait le réveil de son compère. Il fut bien puni de sa curiosité car Mathusalem, dans un geste impulsif de désespoir, lâcha le verre qui s'en vint choir avec son contenu en pleine figure de Maljette. Complètement effondré, l'adjudant gisait sur son lit, clamant : « Je suis foutu ! Allez chercher le docteur ! vite ! vite ! », pendant que Maljette, le visage ruisselant, se précipitait aux lavabos en hurlant : « Ah, le cochon ! Ah, le cochon ! j'en ai plein les moustaches ! Allez chercher Censier qu'il me les rase ! »

Toute la salle n° 1 était en effervescence. Quelques-uns parlaient d'aller chercher le Père Aumônier, d'autres d'aller réveiller le capitaine Merle, car l'attaque semblait sérieuse.

Le pauvre pompiste, lui, sur son lit continuait à geindre. Il regardait les uns et les autres d'un regard anxieux cherchant une parole de consolation, de réconfort. De ses lèvres exsangues, ne sortait qu'une longue plainte : « J'ai mal ! j'ai mal ! » ne cessait-il de répéter.

Heureusement qu'arriva l'infirmier de la salle (si mes souvenirs sont fidèles, ce devait être le grand Daniel, un gai luron). Vite, il compris le désespoir du pauvre Mathusalem et le rassura : « Voyons, mon pauvre vieux, faut pas t'en faire. Tu t'es trompé de cachet, voilà tout. Tu as pris celui de Maljette et lui a pris le tien. Ça n'a pas d'importance, c'est tout à fait inoffensif, etc, etc... »

Rassuré, Mathusalem renaissait à la vie. Son visage reprenait ses couleurs habituelles et c'est tout à fait rasséréiné qu'il se glissa entre les draps. Il eut cependant un moment d'inquiétude en voyant un inconnu au visage glabre venir occuper le lit de son ami. Etait-il encore le jouet d'une hallucination ? Non ! car l'inconnu avec la voix du sergent Maljette, l'enguirlandait copieusement : « En voilà un corniaud ! la prochaine fois tu iras remplir tes verres dans le vestibule ! Pour la dégustation, tu iras en chercher un autre... j'peux pas m'acheter une paire de moustaches tous les jours, non !... »

Les malheurs de l'adjudant-chef prirent fin en décembre 1940. Il fut du premier convoi de D.U. qui partit vers la Suisse. Il était tout heureux d'aller rejoindre sa vieille compagne, ses enfants, sa maison et sa pompe à essence.

H. PERRON.

SIGMARINGEN - LAIZ - ENGELSWIES

Mes chers amis, triste nouvelle pour notre kommando de Sigmaringen, puisque nous avons accompagné notre «vétéran» Victor DOREAU à sa dernière demeure ; ainsi va la destinée... quelques mois plus tard, sur le chemin de mes vacances, je suis resté deux jours à Remilly, chez André GUENIOT qui prépare la retraite pour 1980 ; deux jours merveilleux quand on a la chance d'être accueilli par Raymonde, sa charmante femme. Ce qualificatif est mérité quand je vous aurai dit qu'elle s'occupe, à la rentrée de septembre, de son cinquante-septième pensionnaire !... des enfants de deux mois à six ans que lui confient des mamans qui travaillent ; sa plus grande joie est d'avoir à garder Hélène, dix-huit mois, la petite de ses toutes premières pensionnaires, il y a

vingt-quatre ans à l'époque, la petite Catherine ; une autre joie, celle de faire lire le livre de poèmes qu'a fait éditer sa fille Christiane GUENIOT, licenciée d'anglais, tout en organisant des séjours linguistiques outre-Manche.

— Raymond WELTE, après le pèlerinage de Lourdes, est venu terminer ses vacances en Anjou, chez sa fille Maryvonne.

— Jean ALL est définitivement à la retraite qu'il passe soit à Briollay, près d'Angers, ou à Paris, en attendant la retraite de son épouse, fin 1980.

— Lucien LAIGNEL a choisi une semaine ensoleillée pour les vendanges dans le Saumurois. Bien que, à la retraite, il n'a jamais tant travaillé, allant de son jardin à la maison de son fils Pierre où il fait les gros travaux.

— Marcel AUBERT, en plein forme depuis sa retraite, projette de retourner à Engelswies en 1980, avec Lucien LAIGNEL.

— Notre ami du voyage en Corse, Jean LE QUELLEC, à qui j'ai rendu visite début septembre, est en pleine forme. Il se préparait pour aller, lui aussi, à Lourdes.

— Nous avons eu la joie de trouver, dans le courrier de l'Amicale, des nouvelles de MAQUIN Marcel, de Braucourt-en-Launois (02320), ainsi que de PORTAL dans un autre « Lien ». Nous attendons celles de PIETRA, de LIEGEON.

— En cette fin d'année, nous aurons tous une Amicale pensée pour M^{me} DAUSIN, veuve de notre homme de confiance, et pour M^{me} Victor DOREAU.

— Je vous adresse mes meilleurs vœux pour 1980 et souhaite une heureuse retraite à tous et à toutes.

Maurice LECOMTE,
49390 Vernantes.

NOIR DE FUMÉE

Depuis bientôt deux mois, les prisonniers ont pris d'étranges allures.

On les voit se promener, absorbés, à vastes enjambées, à leur moindres heures de loisir. Ils se précipitent d'un air égaré sur leur travail et, fait sans précédent, redoutent deux choses : la solitude et l'inaction. A défaut de mieux, ils lisent, n'importe quoi, de préférence de l'aventure. On les jurerait promis à brève échéance aux chambres matelassées de Rottenmunster.

Mais non, leur attitude est bien explicable : voyez celui-ci qui vient de croiser un confrère plus heureux, la bouche garnie d'une pipe confortable et fumante ; ses yeux deviennent d'une fixité effrayante, ils n'arrivent plus à se détacher du fourneau ardent jusqu'au moment où, gêné, le fumeur glisse d'un air coupable la pipe dans son gousset. Tel autre garde les yeux au sol, cherchant à terre une trop rare provende. Les cœurs hardis réclament inlassablement aux favorisés du sort la cigarette qui les fera dix minutes heureux. Cela rend quelquefois : 10 % suivant les optimistes.

Mais oui, le tabac est rare, le tabac disparaît. Avec un retard de quatre ans, la disette de fumée fait son apparition au Lager, incomparablement pénible. Ingrats que nous étions, nous n'avons pas rendu hommage à l'herbe merveilleuse qui rendait tant d'instantanés moins lourds. L'avenir était sombre, les mois se succédaient tous pareils. Aucun rivage ne marquait au loin le terme de notre voyage. Les problèmes qui se posaient à nous étaient vains parce qu'insolubles. Qu'importe : la fumée montait en spirale, enchantait notre nuit. Fil d'Ariane béni, elle guidait nos pensées vers un futur raisonnable et merveilleux. Gardons-nous de comparer le tabac à l'opium. Le tabac ne nous isolait pas de la réalité mais nous permettait de l'aborder avec un esprit suffisamment armé pour la maîtriser.

Certains collectionnent des cigarettes de toutes les marques connues. J'aime mieux conserver la mémoire de leurs saveurs, gamme infinie de sensations précieuses. A l'une de ses extrémités, la vibration aiguë du Virginie, aux frontières même de la drogue ; et le léger vertige qu'il provoque quand,

depuis longtemps, on n'a pas fumé. A l'autre bout la vague puissante du « tabac bleu » d'avant-guerre. Et tous les autres dont les souvenirs m'assaillent en foule, et surtout les tabacs de l'Amérique Latine, pain d'épices et chair brune ardente au plaisir, tabacs qui évoquent la cuisse nerveuse sur laquelle Carmen roulait ses cigarillos.

Tabac secourable, avant la guerre, tu équilibrais les budgets de la République. En captivité, tu combais nos déficits d'amour, de liberté, d'héroïsme. Encore maintenant ton souvenir nous enchante et nous désespère.

Que celui qui ne fume pas juge cet article frivole ! Nous savons que nous ne pleurons pas un plaisir vulgaire, un opium plus ou moins inoffensif. Nous regrettons la cigarette consolatrice, la cigarette agissante, celle qui inspire Colette et Paul Valéry, celle qui stimule l'audace de notre pensée, qui nous jette armés dans les combats de la vie.

Un jour, il y aura du bonheur pour nous, de l'amour pour nous et de la vie pour nous, et — ivresse à peine plus matérielle — notre tabac quotidien.

Yves ANGELETTI
(Nov. 1944.)

ZIDORE EN VISITE

« ... Salut, là-dedans ! »

C'est en prononçant ces mots énergiques et bien sentis que mon vieux copain Isidore pénètre dans notre chambre ; en deux enjambées, il est près de moi et m'écrase les phalanges d'un geste vigoureux.

— Eh bien ! aujourd'hui dimanche, qu'est-ce que tu fous ici ? me demande-t-il avec la voix gracieuse d'un guichetier des P.T.T.

Un peu ahuri, je le regarde.

— Ben oui, quoi, pourquoi qu't'es pas en balade ? Je pensais pas te trouver enfermé là ! moi je suis venu de mon kommando, mais je croyais bien me casser le nez sur ta porte !

— Mais pourquoi cette certitude de mon absence ?

— Ben, mon vieux, tout simplement parce que j'avais lu ton article sur les sorties dans le *Captif* : que vous foutiez tous le camp le samedi et le dimanche, que vous aviez des permis comme à la caserne, et tout, et tout, même que t'appelais ça le p'tit Noël des Gefangs.

— Hélas ! oui, pauvre Zidore, et je suis bien coupable d'avoir pris trop hâtivement nos rêves pour des réalités ; ce qui prouve une fois de plus que, passé un certain âge, il ne faut plus croire au Père Noël !

— Ben, si tu leur as bourré la caisse, les copains ont dû t'enguirlander cinq minutes.

— Non, Zidore, car les deux premières fois se sont bien passées comme je l'ai écrit.

— Ah ! c'est depuis que ça a changé ?

— Plutôt, Zidore, plutôt ; il y a eu... mais ce serait trop long à t'expliquer !

— Dis tout de suite que je suis trop bête pour comprendre ! (*Silence boudeur.*) Mais alors, maintenant ?

— Ah ! maintenant, c'est autre chose !

— Mais combien il y en a qui sortent ?

— Environ cinquante, Zidore.

— Et vous êtes... ?

— A peu près 250.

Isidore commence par extirper sa main de sa poche et à se servir de ses doigts en guise de machine à calculer ; arrivé au nombre 5, il me regarde, hoche la tête, fait la lippe et laisse tomber ces mots pleins de bon sens :

— Ben, à c'te cadence-là, vous n'allez pas user vos clous de chaussures sur les routes ; c'est peut-être par mesure d'économie ?

— Non, mon vieux, c'est une mesure tout court ; oublies-tu que nous sommes prisonniers ?

— Ah ! ça non ; ça fait trois ans et demi que j'le sais, tu m'apprends rien.

— Alors, Zidore, ne cherche pas à comprendre.

— Tout de même ! Mais alors, les autres dimanches, qu'est-ce que vous faites ?

— Comme avant ; on lit, on écrit, on pense ou on dort... A moins que... !

— A moins que ?

— Oh ! presque rien, Zidore ; à moins qu'il ne tombe ces petites choses blanches qu'on nomme flocons de neige (tu sais, ce beau tapis blanc si joli à admirer quand on est touriste et qui permet de réaliser de si belles cartes postales).

— Alors, qu'est-ce que vous faites ?

— Eh bien ! on te donne une pelle et tu as le droit d'occuper ton repos dominical en déblayant des voies de chemin de fer ; distraction saine, agréable, bon marché et à la portée de toutes les bourses. Qu'en penses-tu ?

— Ben, moi, en fait de rigolade, j'aime mieux autre chose, dit Isidore qui se lève pour partir.

— C'est une opinion qui se défend, mon vieux ! N'oublie pas qu'au retour tout K.G. est un cantonnier en puissance ! C'est une garantie contre le chômage, quoi ! Au revoir, Zidore. A la prochaine !

(Villingen, 1944.)

J. DEBROIS.

A MA FILLE

Tu étais un poupon naissant
Quand je suis parti pour la guerre,
Et maintenant, tu as deux ans...
Hélas, je ne te connais guère.
Et toi ? Que connais-tu de moi ?
Pendant ma permission si brève
Je t'ai vue, tu avais six mois...
Depuis, je ne t'ai vue qu'en rêve
Ou bien sur tes chères photos...
Et depuis bien longtemps j'espère
Avoir enfin le droit bientôt
De jouer mon rôle de père...
Mais comment vas-tu m'accueillir ?
Je sais avec quelle tendresse
De « papa qui va revenir »
Ta maman te parle sans cesse...
Mais, je ne m'illusionne pas
Dans ta chère petite tête
Il ne peut être « ton papa »
Qu'une très vague chose abstraite,
Comme un peu les anges du ciel
Dont aussi, souvent, maman cause :
Petit Jésus... Père Noël...
Comment, pourrais-je être autre chose ?
Oui, comment vas-tu m'accueillir ?
Tu es une petite fille
(Ta maman me le fait sentir)
Gâtée par toute la famille
Par ton bon papa, par parrain...
En me voyant, tu vas te dire :
« Eh bien, en voilà encore un »,
Et tu te mettras à rire...
Nous rentrerons, chez nous, chez toi,
Quittant la maison de grand-père
Tu vivras sous un autre toit
Je sais que tu pourras t'y plaire,
Tu seras contente, bien sûr,
Mais j'ai quand même une inquiétude,
Pour un enfant, c'est dur :
Changer toutes ses habitudes.
Tiens, tu pourras plus rarement
(J'y songe entre mille autres choses)
Venir dans le lit de maman
Ah ! la vie ne sera pas rose...
Et pourquoi ne dirais-tu pas
Un jour que tu serais boudeuse ?
« Qu'avais-je besoin d'un papa,
Avant, j'étais bien plus heureuse ».
Puis, tu t'habitueras à moi...
Eh oui, « s'habituer à son père »
Devoir s'habituer... et pourquoi ?
Parce qu'il y a eu « la guerre »...
« La guerre », vois-tu, c'est affreux...
Les obus, la soif, la retraite...
Les camarades malheureux
Tombant près de vous... La défaite...
Mais « la guerre », pour un papa
C'est aussi et c'est bien le pire,
D'être privé du premier pas,
Du premier mot, du premier rire...
Avant, lorsque nous t'attendions
Joyeux, avec petite mère,
C'est souvent que nous en causions
De tous ces bonheurs éphémères,
Qu'hélas, moi, je n'ai pas connus.
Le jour même de ta naissance
L'ordre de partir est venu...
Parce que nous avions en France
Des hommes qui, par ambition
Par intérêt ou par bêtise...
Ont voulu que nous nous battions...
Et à notre grande surprise
Il a fallu tenir à tout prix
Contre une armée dix fois plus forte...
Par leur faute, nous fûmes pris.
J'ai connu de tristes cohortes.
(Ces grands fautifs les virent-ils ?)
Des pauvres gars, baissant la tête,
Qui se dirigeaient vers l'exil
Tout en remachant leur défaite...
Sale et tondu comme un forçat
J'ai connu... la faim... la souffrance.
Je leur pardonne encore tout ça
A ceux qui ont vendu la France...
Mais je songe qu'à cause d'eux
Il faudra, chérie, que peut-être
Pour nous aimer autant tous deux
Une hésitation vienne mettre
Ton tout petit cœur en émoi
Ne serait-ce qu'un instant même...
Pour ce doute qui est en moi...
Je les hais autant que je t'aime.

Henri GIRAUXEAUX,
Rehna, décembre 1941.
Stalag II A.C.D.

Journées Belgo-Françaises de retrouvailles des Anciens des Stalags V a.b.c.

JOURNEES NATIONALES
DES 26 ET 27 AVRIL 1980

Cher ami, Ancien P.G., Chère amie,

Si tu désires participer à nos journées de retrouvailles et à notre Congrès National qui se tiendront à Koksijde les samedi 26 et dimanche 27 avril 1980, voici comment se dérouleront ces journées :

LE SAMEDI 26 AVRIL 1980 :

A partir de 10 heures du matin, une permanence installée à l'hôtel l'Avenir, Koninklijkebaan, 89 (ou Route Royale, si tu préfères) 8460 Koksijde, téléphone : 058.511068 — hôtel tenu par les enfants de notre ami et organisateur Léon Aertssens, ancien P.G. du V a.

A partir de 15 heures, certaines visites et promenades sont prévues pour te permettre de passer agréablement l'après-midi du samedi.

A 19 h 30 à l'hôtel l'Avenir, après l'apéritif général, un repas en commun sera servi aux participants.

LE DIMANCHE 27 AVRIL 1980 :

A partir de 8 heures, petit déjeuner à l'hôtel où vous serez logés.

A 9 h 30 hommage fleuri au Monument aux Morts 14-18 et 40-45 par les membres du Comité, en présence des Autorités communales qui s'associeront à cet hommage. Tous ceux qui accompagneront cette délégation seront les bienvenus.

A 10 h 30 avenue de la Mer (face au tennis) rassemblement au Casino pour l'Assemblée générale statutaire.

A 11 h 30 départ du cortège, drapeaux et musique de la ville en tête, vers l'église de Notre Dame des Dunes où sera célébrée la messe solennelle.

A 13 heures retour du cortège au Casino où, après le vin d'honneur offert par l'Administration communale, se déroulera notre banquet traditionnel.

Déjà de nombreux P.G. de la section locale nous ont assurés de leur participation.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X A B C.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V B - X A B C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1980

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne